Elissa Pustka
Ludwig-Maximilians-Universität, Munich

Le caméléon dans la jungle sonore : variations du *r* en Guadeloupe

1. Introduction[1]

Le *r*[2] constitue un véritable « caméléon »[3] dans la jungle des sons linguistiques. Vu sa marginalité dans les systèmes phonémiques (*cf.* Trubetzkoy 1939, Martinet 1969), il est quasiment prédestiné à la variation et au changement (*cf.* Laks 1980, Wiese 2003 et 2011) : fricative sourde ou sonore, vibrante, approximante ou même voyelle – il peut prendre presque toutes les 'couleurs' en fonction de son environnement, et aussi disparaître complètement.

Dans le français parlé aux Antilles[4], c'est en particulier son absence qui est considérée comme sociolinguistiquement saillante : « Si l'on demande à un Français 'métropolitain' de caractériser le français parlé aux Antilles, il répond généralement que les Antillais ne prononcent pas les r. » (Walter 1988 : 225 ; *cf.* aussi Jourdain 1956, Prudent 1993, Pustka 2007, Pustka à paraître). Ce trait est bien connu depuis l'époque de Napoléon : sa première femme, Joséphine de Beauharnais, étant une béké martiniquaise[5], l'accent

[1] Mes remerciements vont au DAAD qui a financé l'enquête de terrain en Guadeloupe en février/mars 2004. Je suis également reconnaissante aux participants du colloque sur le français antillais à la Sorbonne en novembre 2010 ainsi qu'à ceux de la conférence P&P7 en octobre 2011 à Osnabrück pour leurs nombreux commentaires et suggestions. Un grand merci en particulier à André Thibault pour sa relecture critique de cet article. Toutes les erreurs sont les miennes.

[2] La mise en italiques (*r*) indique qu'il s'agit d'une catégorie préthéorique, laissant ouverte la question s'il s'agit d'un phonème, d'un allophone ou d'une absence de segment correspondant à un graphème (ici : ‹r›). Elle correspond plus ou moins au niveau diasystémique, marqué dans Pustka 2007 par des astérisques, p. ex. *r*.

[3] La métaphore du caméléon remonte à Wiese (2003 : 41) : « The phoneme /r/ in German and many other languages is a *chameleon* in terms of segmental features, which change frequently and quickly, and which seem largely irrelevant with respect to phonological regularities. The possibility of change is most likely due to the fact that /r/ is defined in prosodic terms […]. Segmental variation is simply irrelevant for the identity of a unit which is essentially prosodic. It is the prosodic (phonotactic) stability which allows liberal use to be made of segmental features for sociolinguistic purposes. » [c'est moi qui souligne]

[4] J'évite ici le terme *français antillais*, qui à mon sens devrait être réservé au français régional L1. La paraphrase *français parlé aux Antilles* est plus large et englobe aussi l'interlangue des locuteurs L2.

[5] Les békés sont les Antillais blancs qui descendent des anciens maîtres des plantations.

'créole' devint à la mode dans les cercles mondains de Paris et fut imité par les 'incoyables' et 'meveilleuses'. Jusqu'à nos jours, il est constamment repris dans les caricatures, à commencer par le pirate Baba[6] dans les bandes dessinées d'Astérix (p. ex. ‹'omains› pour ‹Romains›) jusqu'aux infirmières martiniquaises des Inconnus. Par crainte de produire ce schibboleth, les Antillais, eux, produisent des hypercorrections (cf. aussi sections 4 et 5) :

> Le Noir entrant en France va réagir contre un mythe du Martiniquais qui-mange-les-R. Il va s'en saisir, et véritablement entrera en conflit ouvert avec lui. Il s'appliquera non seulement à rouler les R, mais à les ourler. Épiant les moindres réactions des autres, s'écoutant parler, se méfiant de la langue, organe malheureusement paresseux, il s'enfermera dans sa chambre et lira pendant des heures – s'acharnant à se faire diction.
> Dernièrement, un camarade nous racontait cette histoire. Un Martiniquais arrivant au Havre entre dans un café. Avec une parfaite assurance, il lance : 'Garrrçon ! un vè de biè.' Nous assistons là à une véritable intoxication.
> Soucieux de ne pas répondre à l'image du nègre-mangeant-les-R, il en avait fait une bonne provision, mais il n'a pas su répartir son effort. (Fanon 1952 : 16)

À l'inverse, la prononciation du *r* (dans certains contextes) est aux Antilles marquée à tel point qu'on la qualifie de 'roulée', bien qu'il s'agisse phonétiquement d'une fricative et non d'une vibrante (*cf.* Bellonie 2010 pour la Martinique et Pustka à paraître pour la Guadeloupe).

Malgré son impact sociolinguistique, une étude phonologique du *r* dans le français parlé aux Antilles fait défaut jusqu'à présent (mis à part quelques petites remarques dans Jourdain 1956[7] et Valdman 1978b[8]).

---

[6] Ce cas fameux est à vrai dire un mauvais exemple, car Baba réunit plusieurs clichés en même temps : phénotype africain et accent créole – mais accent créole blanc, faisant allusion aux 'incoyables' du Directoire (*cf.* Stoll [2]1975 : 104).

[7] « Dans cette position [coda à l'intérieur du mot ; E.P.], et suivant le degré de culture ou la situation sociale du sujet parlant, on peut entendre à la Martinique à la place de l'*r* normal du français soit un *u*, soit un *g* spirant très faible, ce qui se passe invariablement si le sujet au lieu de parler créole parle *français*, il se produit alors entre la consonne *r* et la consonne explosive qui suit une assimilation de tension qui aboutit, suivant les sujets, et quelquefois pour un même sujet, suivant le degré d'attention apporté à bien prononcer, à un son instable qui peut être un g spirant très faible ou un *ou* (*u*) qui forme diphtongue avec la voyelle précédente. Ce phénomène est caractéristique du français des Antilles. » (Jourdain 1956 : 27)

[8] « Un des traits marquants du français des 'îles', le français tel qu'il est parlé par les Antillais, est la chute du *r* en position implosive – à la fin du mot ou avant une consonne – et sa labialisation. La source de ce trait se trouve dans la prononciation et la distribution du /r/ en créole. Du point de vue phonétique, le /r/ créole a un point d'articulation plus avancé que le /r/ grasseyé du français et partage avec ce dernier sa faiblesse d'articulation et son caractère résonant qui le rapproche des sons vocaliques. Il est par surcroît plus ou moins labialisé selon les divers dialectes et l'entourage phonologique. […] dans les parlers de l'Océan Indien /r/ se réalise plus ou moins comme le son correspondant du français,

L'objectif du présent article est de combler cette lacune. Il fournit tout d'abord l'état de la question sur le comportement du *r* dans les deux langues en contact, le créole et le français (section 2). Ensuite sera présentée l'enquête empirique, sa méthode (section 3) ainsi que ses résultats (section 4). La section 5, finalement, est consacrée à un essai d'explication diachronique de la variation observée, focalisant sur le niveau des représentations.

2. État de la question

Le français antillais est un français régional en pleine émergence (*cf.* Pustka 2007) – et comme pour toutes les variétés régionales, la question centrale qui se pose est celle du 'substrat'[9]. Il n'en est pas autrement pour le comportement du *r* : dans quelle mesure s'explique-t-il par le créole et où faut-il admettre un développement indépendant ? Afin de pouvoir évaluer ces deux possibilités, je présenterai par la suite l'état de la question sur le *r* en créole guadeloupéen, dans les autres créoles à base française ainsi qu'en français ; le cas du français réunionnais pour sa part montrera à quels résultats on peut s'attendre dans une situation de contact entre le créole et le français (*cf.* Carayol 1977, Bordal 2006, Bordal/Ledegen 2009).

La créolistique s'intéresse habituellement peu à la phonologie. Vu que l'intérêt des créoles pour la linguistique générale résulte de sa genèse extraordinaire, les chercheurs abordent en priorité la substance (grammaticale et sémantique), dans laquelle ils espèrent (re-)trouver une grammaire universelle ou africaine, la forme (sonore) étant considérée comme interchangeable (relexification). Ainsi le nombre de travaux sur la phonologie des créoles à base française est-il assez limité ; on y trouve néanmoins quelques informations très précieuses sur le *r* : il existe deux thèses sur le créole guadeloupéen (Hazaël-Massieux 1972, Facthum-Sainton 2006a), un article sur le créole martiniquais, adoptant une perspective diachronique (Gulyás 2004), plusieurs ouvrages et articles sur le créole haïtien (Valdman 1978a, Tinelli 1981, Nikiema 2002, Russell Webb 2010) ainsi que deux études sur le créole réunionnais (Papen 1978a/b, Staudacher-Valliamée 1992) – sans compter les nombreux ouvrages généraux, contenant d'habitude un chapitre consacré à la phonologie. Pour autant, il n'y a que trois articles qui se concentrent entièrement sur la question du *r* : Colat-Jolivière 1978 pour le créole guadeloupéen et Nikiema/Bhatt 2003 et 2005 pour l'haïtien.

De plus, la phonologie créoliste reste jusqu'à nos jours fort traditionnelle (générativiste, voire structuraliste). Je proposerai dans la section 5 une

---

excepté en position finale où il s'affaiblit et allonge la voyelle précédente […]. » (Valdman 1978b : 54-55)

9 Le terme *substrat* n'est pas utilisé ici au sens strict du terme, dans lequel il devrait référer *a posteriori* à une langue de contact déjà morte.

modélisation alternative focalisant sur les représentations, qui réunit exemplarisme et approches à contraintes. Pour ne pas anticiper sur l'analyse, j'utiliserai dans un premier lieu un *r* en italiques pour souligner le statut préthéorique de ce symbole (*cf.* note 2).

2.1. Créole guadeloupéen

Selon les travaux antérieurs, le phonème /r/ possède en créole guadeloupéen deux variantes, qui se trouvent en distribution complémentaire : en contexte non-labial, c'est la fricative vélaire [ɣ] qui est réalisée, comme en français de référence, même si la transcription habituelle en est [ʁ][10] (*cf.* section 2.4), p. ex. cr. *ri* 'rire', *grã* 'grand'[11] ; en contexte labial – c'est-à-dire devant voyelle arrondie (/u/, /o/, /ɔ/) et/ou après consonne labiale (/p/, /b/, /f/, /v/) –, c'est en revanche l'approximante labio-vélaire [w] qui est prononcée, p. ex. cr. *won* 'ronde', *fwɛ* 'frère' (*cf.* Hazaël-Massieux 1972 ; voir aussi Jourdain 1956 pour le créole martiniquais). Cette variante est le résultat d'une coarticulation, comme elle peut également être observée en français de référence : [ʁ]/[ɣ] y est labialisé, p. ex. fr. *riz* [ʁi] *vs rue* [ʁ^{w}y]. En créole, ce processus aboutit à terme : [ʁ^{w}] y est réanalysé en tant que [w] (*cf.* Russell Webb 2010 ; voir aussi Papen 1978a/b, Tinelli 1981). Comme le montrent les exemples, cette distribution des variantes se reflète dans la graphie du créole, suivant essentiellement le principe phonétique, p. ex. cr. ‹ri› vs. ‹won›.[12]

Mais le *r* du français peut aussi rester muet en créole. Ce n'est qu'en attaque syllabique simple qu'il est toujours prononcé, p. ex. cr. *ri*, *won* (*cf. supra*). En finale absolue, par contre, son absence est catégorique, contextes postconsonantiques (p. ex. *sik* 'sucre') et postvocaliques ('implosifs' ; p. ex. cr. *pè* 'peur') confondus (*cf.* Colat-Jolivière 1978, Facthum-Sainton 2006a), ce qui est également reflété dans la graphie. La situation est moins claire en deuxième position d'attaque complexe. Colat-Jolivière 1978 considère que *r* y est normalement maintenu (*cf.* aussi Jourdain 1956 pour le créole martini-

---

[10] La réalisation oscille entre le point d'articulation vélaire et uvulaire. La représentation standard dans les transcriptions du français est néanmoins le symbole pour la variante uvulaire [ʁ], qui peut plus facilement être associée au graphème ‹R›. Vu la difficulté de distinguer ces deux sons à l'oreille, nous ne les distinguerons pas ici.

[11] Les transcriptions et formes graphiques ont fidèlement été reprises des sources, sans souci d'uniformisation.

[12] Jourdain (1956 : 28) interprète la labialité encore comme un trait d'origine raciale : « […] tendance marquée à la labialité, ce que l'on pourrait peut-être expliquer par des conditions ethnologiques ou physiologiques spéciales (forme de la mâchoire, développement des lèvres) conditions qui ne sont pas évidemment celles des colons blancs. Pour ceux-ci il y aurait simplement des habitudes phonétiques contractées dès l'enfance par l'usage du créole. »

quais) ; il cite comme seules exceptions cr. *tÿèl* 'truelle' ainsi que deux noms propres à prononciation fluctuante : cr. *Fanswaz / Fwanswaz* pour fr. *Françoise* et cr. *Sen Fanswa / Sen Fwanswa* pour fr. *Saint François*. Selon Facthum-Sainton 2006a, en revanche, la « forme référentielle » (dans les créoles de la Caraïbe en général) ne contient pas de /r/ ; le guadeloupéen y ferait plutôt exception avec des formes variables comme *twouvé / touvé* 'trouver' (uniquement ‹touvé› dans Ludwig *et al*. 2002).[13]

Les descriptions divergent encore plus en ce qui concerne la position postvocalique non finale (coda simple en milieu de mot ou première position de coda branchante). Alors que Colat-Jolivière 1978 considère *r* comme catégoriquement absent de ce contexte, p. ex. *tòti* 'tortue' (*cf*. aussi Jourdain 1956 pour le créole martiniquais), sa réalisation est variable d'après Hazaël-Massieux 1972, qui cite entre autres l'exemple cr. [kɔwn] / [kɔːn] 'corne'. Il s'agit donc probablement d'un phénomène récent, dû au contact avec le français – hypothèse formulée par Facthum-Sainton 2006a (et déjà évoquée par Valdman 1978a pour le cas de l'haïtien) :

> « /w/ est lacunaire. En créole basilectale [*sic*], il n'est pas attesté en finale de syllabe. Il n'est pas attesté en finale du mot. En créole acrolectal, ou même dans le créole courant, /w/ est attesté en position finale de syllabe » (Facthum-Sainton 2006a : 259)
> « *Apparition récente de w postvocalique en position finale de syllabe* » (Facthum-Sainton 2006a : 267 ; *cf*. aussi p. 493)

Selon Facthum-Sainton 2006a, le [w] postvocalique apparaît dans un nombre limité de mots : cr. *bòwdèl* 'bordel', *sòwbé* 'sorbet', *lawmistis* 'armistice', *lawmé* 'armée', *chawmé* 'charmer, charmé(e)', *sèwpiyè* 'serpillière', *òwdinatè*[14] 'ordinateur', *pawking* 'parking', *kataw-kataw* 'paroles creuses' ainsi que (cités dans Facthum-Sainton 2006b) cr. *mawdi* 'mardi', *mawché* 'marché', *tawlakataw* (onomatopée « pour rythmer un chant ») et *chawchaw* (« jeu guadeloupéen d'attention, rythmé par un chant »).[15] Trois exemples attirent particulièrement l'attention : *kataw-kataw*, *tawlakataw* et *chawchaw*. Tous les trois ne sont pas d'origine française et dans tous les trois, [w] se

---

[13] Elle cite en outre *poblèm* / *pwoblèm* 'problème', *fomaj* / *fwomaj* 'fromage' et *tou* / *twou* 'trou', notés ‹poblèm / pwoblèm / problèm›, ‹fomaj› et ‹tou› dans Ludwig *et al*. 2002.

[14] Notons que *lawmistis* et *lawmé* ont été empruntés avec l'article agglutiné, mais *òwdinatè* sans. Cette différence laisse penser à des moments d'emprunts différents, plus tardif pour *òwdinatè* (*cf*. Facthum-Sainton 2006a ; voir aussi Thibault dans ce volume). Le maintien du /r/ semble donc plus ancien que le détachement de l'article.

[15] Le dictionnaire de Ludwig *et al*. 2002 note ces mots avec les graphies suivantes : ‹sorbé›, ‹larmé / lawmé›, ‹sèpiyè›, ‹òrdinatè / òwdinatè›, ‹madi / mawdi / mardi› et ‹mawché / marché›. Pour 'bordel' et 'parking', il fournit des traductions non dérivées du mot français (*vakabonnaj(ri)* et *ga*) ; *kataw-kataw, tawlakataw* et *chawchaw* pour leur part n'y figurent pas du tout.

trouve en finale de mot – contrairement à ce que Facthum-Sainton 2006a conclut de ses propres données (*cf.* citation *supra*). Il existe par ailleurs un autre cas – très fréquent – dans lequel [w] apparaît en finale absolue : dans la forme inaccentuée du pronom personnel cr. *ou* /u/ 'tu' (< fr. *vous*), p. ex. cr. *an di'w* 'je te dis', *non a'w* 'ton nom' – selon Facthum-Sainton 2006a, la seule prononciation possible au moins depuis les années cinquante (laquelle aurait succédé à un [u] originel). De plus, [w] peut s'insérer entre deux voyelles pour briser un hiatus, comme en français, p. ex. cr. *louwé / lwé* 'louer' (*cf.* Facthum-Sainton 2006a). Tout cela pour dire que la nouvelle prononciation d'un [w] dans des mots comme cr. *mawdi* ne contredit pas les contraintes syllabiques du créole ; c'est seulement la représentation du mot individuel qui change (p. ex. /madi/ → /mawdi/ ou /mardi/ ; *cf.* section 5.2).

La figure 1 résume les possibilités de réalisation de *r* en fonction de la position syllabique, selon les travaux antérieurs :

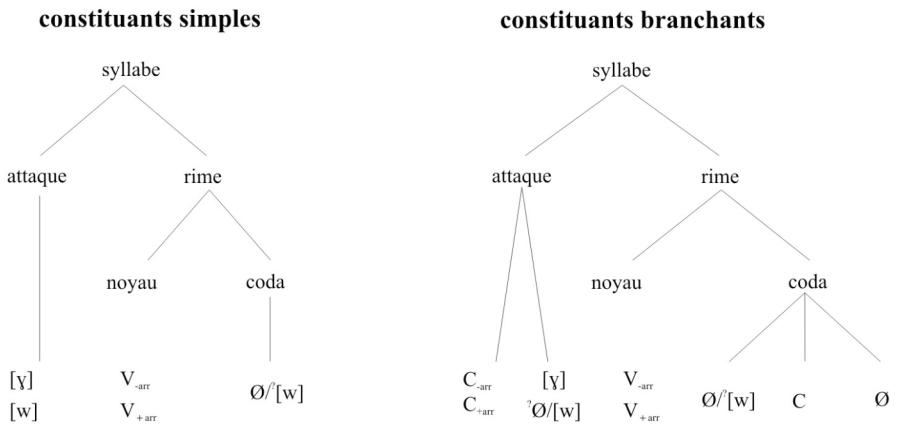

Figure 1 : Réalisations de *r* en créole guadeloupéen
selon la bibliographie sur le sujet

Afin de creuser un peu plus le problème de la variation, nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur les graphies utilisées dans le dictionnaire du créole guadeloupéen de Ludwig *et al*. 2002 (*cf.* figure 3). Suivant le principe phonétique, le graphème ‹r› devrait y correspondre à la réalisation [ɣ], ‹w› à [w] et l'absence dans la graphie à une absence dans la phonie. Il faudrait toutefois prendre en compte le fait que cet ouvrage ne se base pas sur une étude phonétique systématique et qu'il faudrait donc rester sceptique concernant la fiabilité de ses graphies : y a-t-il par exemple toujours [ɣ] dans cr. *nòrmal*, mais fluctuation entre [ɣ] et [w] dans cr. *nòrmalman* / *nòwmalman* ; les variantes sont-elles vraiment lexicalisées dans cr. *chè* 'flirt' *vs* cr. *chèr* / *chèw* 'cher' (< fr. *cher*) ? Malgré ces réserves, la variation observée dans ce dictionnaire me semble extrêmement intéressante. Elle concerne par ailleurs

non seulement la coda (où [ɣ] et [w] semblent possibles à côté de la non-réalisation), mais aussi l'attaque, certains mots s'écrivant uniquement avec ‹r› et d'autres avec ‹r› ou ‹w›, et cela indépendamment du caractère labial ou non de l'environnement.

Comment expliquer cette variation dans le lexique ? Un facteur pourrait être l'époque de l'emprunt, comme Thibault (dans ce volume) le suggère pour le cas du schwa français : les mots originels du créole et ceux empruntés à ses débuts – éventuellement même jusqu'à l'alphabétisation massive au milieu du 20e siècle – ne contiennent pas de *r* (car ils étaient absents du français de l'époque ou au moins pas suggérés par la graphie, que les locuteurs ne maîtrisaient pas ou guère ; *cf.* section 5.1) ; les mots empruntés récemment, en revanche, l'auraient importé et conservé. Ainsi, un mot de l'oral quotidien tel que cr. *palé* serait-il déjà arrivé aux Antilles sans *r* postvocalique et cr. *ma* (< fr. *mare*) l'aurait-il perdu sur place tandis qu'un mot appartenant à la langue écrite comme cr. *kar / kaw* (< fr. *car*) l'aurait-t-il maintenu, de même qu'un mot pour un référent nouveau comme cr. *òwdinatè* (< fr. *ordinateur*). De plus, un mot créole pourrait aussi ultérieurement, par le contact avec le français, acquérir une forme supplémentaire, ce qui expliquerait le *r* variable dans des mots comme cr. *mardi / mawdi / madi*, même si ceux-ci sont assez rares (*cf.* tableau 1, page suivante).

La distribution des possibilités de réalisation de *r* selon les graphies dans Ludwig *et al.* 2002 est résumée dans les schémas syllabiques suivants (*cf.* figure 2) :

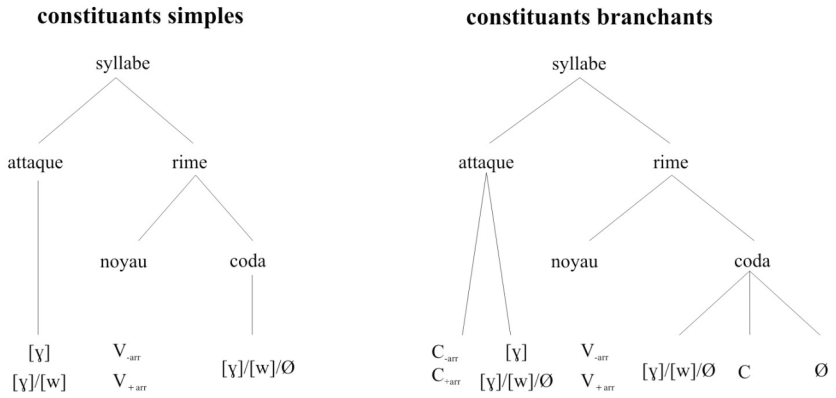

Figure 2 : Réalisations de *r* en créole guadeloupéen
selon les graphies dans Ludwig *et al.* 2002

Contexte		**Variante(s)**	**Exemple**	
			créole	**français**
Attaque	$V_{+arr}_V_{+arr}$	‹r›	*toro*	*taureau*
		‹r›/‹w›	*loròskòp/lowòskòp*	*horoscope*
	$V_{+arr}_V_{-arr}$	‹r›	*dorad*	*dorade*
		‹r›/‹w›	*kouran/kouwan*	*courant*
	$V_{-arr}_V_{+arr}$	‹r›/‹w›	*karo/kawo*	*carreau*
		‹w›	*mawon*	[caraïbe *mar(r)on*]
	$V_{-arr}_V_{-arr}$	‹r›	*chiré*	*déchirer*
	$C_{+arr}_V_{+arr}$	‹r›/‹w›	*froté/fwoté*	*frotter*
		Ø	*boulé*[16]	*brûler*
	$C_{+arr}_V_{-arr}$	‹r›	*briler*	*brûler*
		‹r›/‹w›	*pré/pwé*	*près*
		‹w›	*vwé*	*vrai*
	C_{+arr}_a	‹r›/‹w›/Ø	*franbwazyé/fwan-bwazyé/fanbwazyé*	*framboisier*
		‹r›/‹w›	*fraz/fwaz*	*phrase*
		‹w›	*bwa*	*bras*
	$C_{-arr}_V_{+arr}$	‹r›	*tronpèt*	*trompette*
		‹r›/‹w›	*dròl/dwòl*	*drôle*
		‹w›	*two*	*trop*
	$C_{-arr}_V_{-arr}$	‹r›	*grès*	*graisse*
Coda	Finale de mot	Ø	*fè*	*fer*
		‹r›/‹w›	*chèr/chèw*	*cher*
	Finale de syllabe devant consonne	Ø	*vèsé*	*verser*
		‹r›/‹w›/Ø	*mardi/mawdi/madi*	*mardi*
		‹r›	*bèrsèz*	*berceuse*
		‹r›/‹w›	*pèrmèt/pèwmèt*	*permettre*
	1re position de coda branchante	Ø	*kat*	*carte*
		‹r›/‹w›	*charm/chawm*	*charme*

Tableau 1 : Variation graphique en coda dans Ludwig *et al.* 2002

[16] Le doublet cr. *boulé / brilé* (< fr. *brûler*) nous fournit un indice précieux pour la diachronie relative (*cf.* aussi Thibault dans ce volume). La combinaison marquée [+labial, +antérieur] de /y/ peut en effet se simplifier de deux façons : est gardé ou le trait de labialité, et la voyelle se postériorise en /u/, ou celui d'antériorité, et elle se délabialise en /i/. Dans le cas de /u/, /r/ s'assimile en [w] et s'élide par la suite (fusion ; *cf.* section 4.2) ; dans le cas de /i/, en revanche/, /r/ se maintient.

Les différences entre les études phonologiques explicites (*cf.* tableau 1) et le témoignage inconscient du dictionnaire de Ludwig *et al.* 2002 (*cf.* figure 2) reflètent probablement une francisation récente. Somme toute, les sources sont d'accord sur l'allophonie [ɣ]/[w] en attaque, résultat d'une assimilation, ainsi que sur l'élision en coda. Cette distribution originelle concorde avec la théorie des positions fortes et faibles (*cf.* Jakobson/Fant/Halle 1952, Ségéral/Scheer 2008), reflétant la tendance universelle à la syllabe CV : /r/ est réalisé de manière plus consonantique en position forte et de manière plus vocalique, voire pas du tout, en position faible.[17]

2.2. Autres créoles à base française

Dans les autres créoles à base française, on observe *grosso modo* les mêmes tendances quant à l'assimilation de labialité et à la distribution des variantes fortes et faibles. Vu la quantité plus importante d'études disponibles ainsi que leur plus grande actualité, il est peu surprenant qu'elles donnent davantage de détails sur la variation, notamment en ce qui concerne la position postvocalique : comme le suggèrent certaines graphies dans Ludwig *et al.* 2002 (p. ex. ‹chèr› ; *cf.* tableau 1), il s'y ajoute notamment la fricative (*cf.* Valdman 1978a et Fattier 1998 pour Haïti, Barthelemi 1995 pour la Guyane, Chaudenson 1974 ainsi que Staudacher-Valliamée 1992 pour la Réunion). Comme l'élision a dû être de règle dans le français colonial (*cf.* section 5.1), on pourrait également penser dans ce cas à une francisation récente. L'existence de cette variante chez les monolingues du Nord rural d'Haïti (*cf.* Valdman 1978a) et les habitants de la campagne saint-lucienne (*cf.* Carrington 1984) joue toutefois à l'encontre de cette hypothèse.

De plus, deux nouvelles variantes apparaissent dans ces descriptions : le schwa [ə], p. ex. cr. réu. [aspeːə] (< fr. *espère*) 'attends', ainsi que l'allongement de la voyelle précédente, p. ex. cr. réu. [zuːɣne][18] 'journée' (*cf.* Papen 1978a/b, Océan Indien ; *cf.* aussi d'Ans pour Haïti, Valdman 1978a et Carrrington 1984 pour la Dominique et Sainte Lucie, Chaudenson 1974 et Staudacher-Valliamée 1992 pour la Réunion).[19] On trouve donc en coda des réalisations occupant la totalité du continuum de sonorité : de la fricative par l'approximante à la voyelle, et de celle-ci – éventuellement par fusion avec la voyelle précédente – jusqu'a l'élision. Cela laisse penser à un processus

[17] Ségéral / Scheer (2008 : 135) comptent parmi les positions fortes l'attaque en initiale de mot (#_V) et après consonne (VC._V), parmi les positions faibles la coda, médiane (V_.CV) et finale (V_#), ainsi que l'attaque postvocalique (V_V).

[18] Dans l'original (Staudacher-Valliamée 1992 : 38) est utilisé pour la variante vélaire non le symbole de l'IPA habituel [ɣ], mais un [r] rayé, qui ne peut cependant pas être reproduit fidèlement dans *Word*.

[19] En français de référence, l'allongement est commun devant consonne sonore (et ainsi entre autres devant /r/), néanmoins seulement en finale absolue, p. ex. *frère* [fʁɛːʁ].

d'élision continu en diachronie, peut-être même en synchronie (*cf.* aussi sections 4.2 et 5.6).

Quant à la variante [w], il faudrait préciser qu'elle est documentée pour les autres créoles seulement en contexte labial, mais non en position postvocalique, comme en Guadeloupe (cr. *mawdi* 'mardi', etc. ; *cf.* section 2.1). Seulement à la Dominique, à Sainte-Lucie et à la Grenade, où le créole se trouve en contact avec l'anglais, [w] apparaît en contexte non-labial, et – contrairement à la Guadeloupe – même en attaque, p. ex. cr. dom. *rat* [wa] 'rat', cr. gren. *twapé* [twape] 'attraper' (*cf.* Facthum-Sainton 2006a), cr. luc. *dr*^{w}*ive* 'dériver' (*cf.* Carrington 1984).

Le passage en revue des travaux existants donne l'impression que le faisceau des variantes diffère légèrement d'un créole à l'autre (*cf.* tableau 2 ci-dessous) ; il pourrait toutefois s'agir tout simplement du hasard des observations, une étude phonétique comparative sur la base d'un corpus sonore étant toujours un *desideratum*. L'absence de ces variantes supplémentaires dans la graphie est par ailleurs peu surprenante, l'alphabet latin ne disposant de symboles ni pour les voyelles centrales ni pour les allongements. S'il s'agissait d'un développement récent, il serait encore moins étonnant de n'en trouver aucune trace dans la graphie, généralement en retard par rapport à la phonie. Le dictionnaire du créole de Sainte Lucie de Mondesir / Carrington 1992 fait par ailleurs même abstraction de la différence entre [ɣ] et [w].

créole / **variante**	**Guadeloupe**	**Haïti**	**Dominique/ Ste Lucie**	**Réunion**
fricative [ɣ]/[ʁ][20]	+	+	+	+[21]
approximante [w]	+	+	+	+
voyelle [ə]	-	-	-	+
allongement $V_{pré}$	-	-	+	+
élision	+	+	+	+

Tableau 2 : Possibilités de réalisation de *r* dans les créoles français selon les travaux antérieurs

[20] Papen 1978a mentionne de plus la fricative pharyngale.

[21] Staudacher-Valliamée (1992 : 38, 153) distingue entre les variantes [ʁ] et [ɣ] : [ʁ] (transcrit [r]) se trouve selon elle dans les positions fortes, en attaque, simple et branchante (p. ex. [rosãmː] 'ressembler à', [krijé] 'appeler, invoquer'), [ɣ] pour sa part dans les positions faibles, en coda simple ainsi qu'en première position de coda branchante (p. ex. [amɑːɣ] 'attacher', [apòːɣt] 'amener').

2.3. Français réunionnais

Afin de compléter l'image dessinée par les travaux antérieurs, nous allons par la suite regarder de plus près le cas d'un autre français régional influencé par un créole : le français réunionnais. Ici, la prononciation du *r* – surtout en position postvocalique – joue le même rôle de schibboleth qu'en Guadeloupe, comme le remarque déjà Carayol en 1977 :

> Les diverses réalisations de ce phonème [le /r/ ; E.P.] constituent, à l'audition, la caractéristique la plus frappante du phonétisme réunionnais par rapport au français standard. Ce sont elles qui permettent d'identifier le plus sûrement un locuteur réunionnais, en particulier les réalisations du /R/ en position implosive […]. (Carayol 1977 : 429)

Récemment, l'enquête du projet *Phonologie du Français Contemporain* (PFC) (*cf.* Durand / Laks / Lyche 2002, Durand / Laks / Lyche 2002, www.projet-pfc.net) à la Réunion (*cf.* Bordal 2006, Bordal/Ledegen 2009) a apporté des précisions. Tout d'abord, le *r* y est toujours réalisé en attaque (p. ex. *rêve*, *creux*, *ira*) alors qu'il ne l'est que facultativement en coda (p.ex. *pa(r)t*, *pe(r)le*, *tou(r)née, aut(r)(e)*). L'absence concerne par ailleurs la position après toutes les voyelles et non seulement – comme l'écrivait Carayol 1977 – après les voyelles antérieures. De plus, l'élision est figée dans certains lexèmes fréquents (comme en français de référence), notamment dans *pa(r)ce que* et *pou(r)*. Peu surprenant : plus le niveau d'études des locuteurs monte, plus ils tendent à la réalisation (et suivent donc le modèle hexagonal), plus il baisse, plus ils tendent à l'élision (et suivent donc les tendances du créole). Le point le plus intéressant est certainement que le *r* en coda influence systématiquement la voyelle qui le précède, et cela indépendamment du fait de sa présence ou absence : la voyelle est allongée (p. ex. *journée* [ʒuːne] au lieu de [ʒuʁne]) comme en créole (cf. section 2.2.), elle change aussi de qualité (les voyelles moyennes se ferment, p. ex. *bord* [boː] au lieu de [bɔʁ] ; /a/ se postériorise, p. ex. *part* [pɑː] au lieu de [paʁ]) et parfois des diphtongaisons ont lieu (p. ex. *cire* [siːᵊr[22]]). Comme le schwa apparaît en plus du [ʁ] en surface, il n'est pas considéré comme variante de /r/, mais comme faisant partie du noyau (*cf.* section 5 pour les possibilités de modélisation).

[22] Le symbole [r] est utilisé ici pour la fricative uvulaire (symbole de l'IPA : [ʁ]).

2.4. Français de référence[23]

Avant de rentrer dans les détails de l'étude du français parlé en Guadeloupe, je voudrais présenter en bref la variation phonotactique du *r* en français de référence, qui servira comme point de comparaison. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'existe jusqu'à présent pas de vue d'ensemble dans la bibliographie sur le sujet. La figure 5, se basant sur les manuels actuels (*cf.* Léon [2]1998, Pustka 2011a) et complétée par quelques études du français parisien (*cf.* Laks 1977, Wachs 1997, Østby 2010, Pustka 2011b), ne constitue donc qu'une première approche.

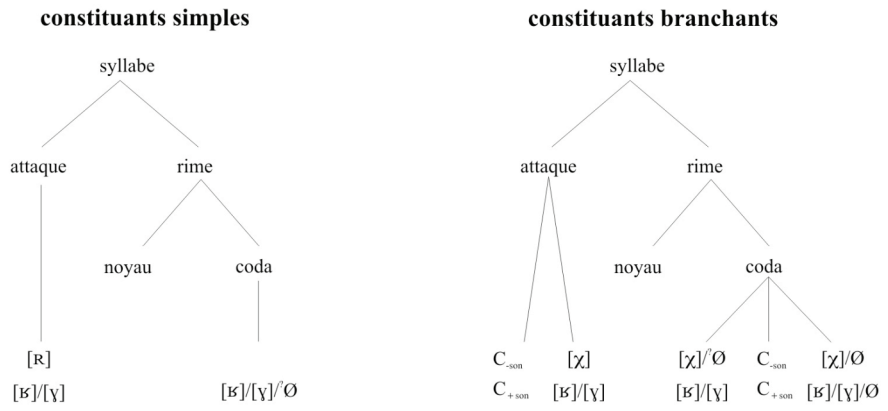

Figure 3 : Possibilités de réalisation de *r* en français de référence

A côté de la fricative voisée [ʁ]/[ɣ], on trouve [ʀ] en attaque (en contexte d'emphase) ainsi que [χ] en coda, résultat de l'assimilation à la pause suivante – donc un environnement sourd (p. ex. *carte* [kaχt], *quatre* [katχ]). Mais l'élision, elle aussi, est fréquente : non seulement en contexte post-consonantique final, ce qui est bien connu (p. ex. *quatre* [kat]), mais aussi en position postvocalique (notamment prononciation figée de *pa(r)ce que* [paskə]), tout particulièrement en coda simple (surtout dans *pour* [pu] et *sur* [sy][24]). Il difficile de déterminer si la non-réalisation dans ces contextes est encore à considérer comme 'familière', comme tout simplement 'orale' ou

[23] Le *français de référence* est le modèle construit que l'on trouve dans les ouvrages d'orthoépie et les manuels destinés aux étrangers (*cf.* Morin 2000, Laks 2002). S'agissant de la « langue que l'on attribue aux Parisiens cultivés dans un registre soigné » (Lyche 2010), les informations sont complétées par des descriptions récentes du français parisien.

[24] La forme [sy], largement attestée en galloroman, est le résultat évolutif attendu du latin SURSUM (et non de SUPER, étymon de *sur*) ; c'est l'élément que l'on retrouve dans *dessus*, issu de DE + SURSUM (v. FEW 12, 463a, SURSUM I 1). [A. Thibault]

bien déjà comme 'de référence') – surtout qu'elle est très ancienne. Elle était en fait très répandue jusqu'au 16e siècle, mais les grammairiens arrivèrent à réintroduire le /r/, au moins dans une partie du lexique (p. ex. infinitifs en -*ir*, mais pas en -*er*).

3. Méthode

L'étude ici présentée se base sur un corpus établi dans le cadre du projet *Phonologie du Français Contemporain* (PFC). Il sera prochainement consultable (en partie au moins) sur le site du projet (www.projet-pfc.net).

3.1. Enquête

Les données sur lesquelles se base la présente étude ont été récoltées par l'auteur du présent article en mars/avril 2004 en Guadeloupe. Il s'agit d'une enquête exploratoire, non constituée spécialement pour une analyse des réalisations du *r* (raison pour laquelle des données acoustiques supplémentaires enregistrées en chambre sourde ainsi que des mesures articulatoires restent des *desiderata*). Les informateurs habitent essentiellement dans le triangle entre Petit-Canal, Morne à l'Eau et Le Moule, région agricole dans la partie Nord de l'île, appelée la Grande-Terre (*cf.* figure 6 ; pour plus de détails concernant l'enquête voir Pustka 2007).

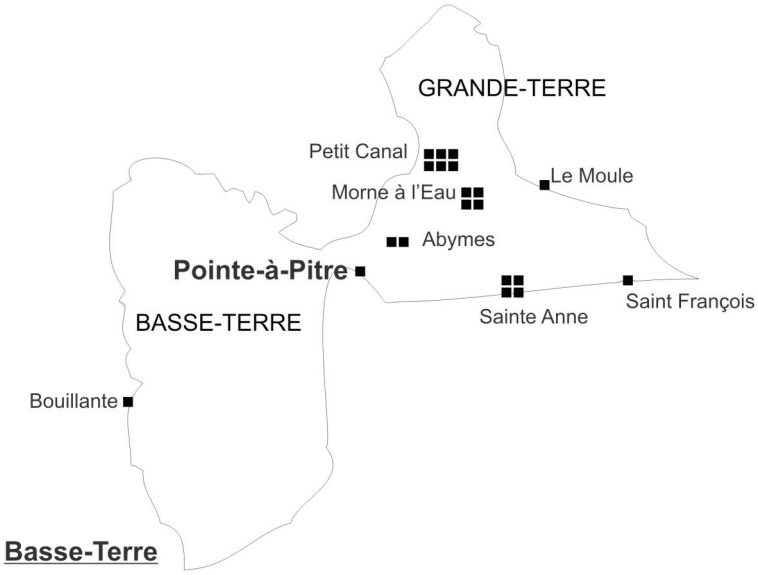

Figure 4 : Lieu de vie des locuteurs du corpus PFC-Guadeloupe

Au total, ce sous-corpus comprend des enregistrements de 20 locuteurs (anonymisés, mais identifiables par leur code PFC), dont dix ont été pris en compte pour la présente étude : cinq femmes et cinq hommes, qui avaient entre 18 et 83 ans au moment de l'enquête (*cf.* tableau 3). Le niveau d'études et les compétences linguistiques des informateurs sont fortement liés à l'âge et au sexe : tandis que l'on trouve dans la génération des grands-parents des cultivateurs, des ouvriers agricoles et des pêcheurs, les parents exercent des métiers fortement liés à la maîtrise de la langue française et de l'écrit (professeurs, employée d'assurances) ; les plus jeunes pour leur part sont des lycéens. Tous les locuteurs sont bilingues (créole/français), les anciens ayant acquis comme langue première (L1) le créole, les plus jeunes le français. Dans la génération moyenne, c'est le sexe qui joue : le créole domine parmi les hommes, le français parmi les femmes.

Code PFC	**Sexe**	**Année de naissance**	**L1**	**Profession**
97aac1	m	1921	C	cultivateur
97avg1	f	1923	C	cultivatrice
97act1	m	1937	C	ouvrier agricole
97aep1	m	1944	C	pêcheur
97amr1	m	1956	C	professeur de maths
97asr1	f	1959	F	professeur d'anglais
97acg1	f	1962	F	employée d'assurances
97asc1	f	1985	F	lycénne
97ald1	f	1986	F	lycénne
97asm1	m	1986	F	lycéen

Tableau 3 : Description des locuteurs du corpus

3.2. Corpus

Ont été enregistrées pour chaque enquêté la lecture d'une liste de mots et celle d'un texte, commun à tous les sous-projets de PFC, ainsi que de la parole spontanée, dont 20 minutes ont été transcrites orthographiquement pour chaque locuteur. Mon analyse exploite systématiquement les données élicitées, plus facilement accessibles et comparables (entre elles ainsi qu'avec des données hexagonales). Il s'agit au total de 840 occurrences du graphème ‹r› qui m'ont servi comme point de départ. Pour les données spontanées, j'ai choisi deux locuteurs présentant des comportements extrêmes :

97aep1, pêcheur d'origine saintoise[25], âgé de 60 ans au moment de l'enquête et parlant le créole comme L1, ainsi que 97ald1, élève de Terminale et ayant acquis comme L1 le français (*cf.* aussi tableau 3). Les passages analysés des deux témoins contiennent 424 occurrences supplémentaires (97ald1 : 231, 97aep1 : 193).

Position syllabique	**Contexte du *r***	**Environnement segmental**				**Mots de la liste PFC**
		$C_{préc}$		**$V_{préc}$**	**V_{suiv}**	
		Sono-rité	**Arrondissement**			
Attaque simple	#_V_{-arr}				-	***r**at, **r**as, **r**hinocéros*
	#_$V_{\pm arr}$				±	***r**elier, **r**eliure*
	#_V_{+arr}				+	***r**oc, **r**auque*
	$V_{-arr\cdot}$_V_{-arr}			-	-	*ex-ma**r**i*
	$V_{-arr\cdot}$_V_{+arr}			-	+	*rhinocé**r**os*
Attaque complexe	$C_{-arr-son}$_V_{-arr}	-	-		-	*étrier*, *étriller*, *quatrième, extraordinaire*
	$C_{-arr+son}$_V_{-arr}	+	-		-	*nous prendrions*, *vous prendriez*
	$C_{+arr-son}$_V_{-arr}	-	+		-	*nous prendrions, vous prendriez*
	$C_{+arr-son}$_V_{-arr}	+	+		-	*brin* (2x)
	$C_{-arr-son}$_V_{+arr}	-	-		+	*creux, creuse*, *trouer*
	$C_{+arr+son}$_V_{+arr}	+	+		+	*brun* (2x)
Coda simple	V_{+arr}_#			+		*pécheur, pêcheur, reliure*
	V_{-arr}_#			-		*fêtard , millionnaire, baignoire, lierre, extraordinaire*
	V_{+arr}_C_{-son}#			+		*meurtre*
	V_{+arr}_. C_{+son}			+		*extraordinaire*
	V_{-arr}_. C_{-son}			-		*bouleverser*
Coda complexe	C_{-son}_#	-	-			*meurtre, feutre*

Tableau 4 : Occurrences de *r* dans la liste de mots PFC (37 contextes)[26]

La lecture de la liste de mots commence chez les enquêtés guadeloupéens typiquement par les deux allophones de /r/ en contraste : 1. *roc* [wɔk],

[25] Les Saintois sont les *petits blancs* qui habitent le mini-archipel des Saintes, à une vingtaine de minutes en bateau de la Guadeloupe (environ 3 000 habitants ; *cf.* Pustka 2007).

[26] $C_{préc}$ = consonne précédente, $V_{préc}$ = voyelle précédente, V_{suiv} = voyelle suivante.

2. *rat* [ʁa]. Dans l'analyse de cette tâche au moins, la totalité des contextes a été prise en compte (*cf.* tableau 4, page précédente).

Quant à la lecture du texte et à la parole spontanée, je me suis limitée au cas le plus intéressant : la position postvocalique, où les réalisations du français de la Guadeloupe divergent à la fois de celles du créole et de celle du français de référence (*cf.* tableau 5).

Contexte du *r*	**$V_{préc}$: arrondissement**	**mots du texte PFC**
Vr##	-	*colère, Jonquière, hasard*
	+	*or, honneur, électeurs*
Vr#C	-	*maire* (2x), *Pierre, nécessaire, découvrir, gloire, car, désespoir, par*
	+	*lors, bords, leur, cours, autour, préfecture, s'assure, pour* (3x)
Vr#V	-	*faire, préfère, écrire, préparent*
	+	*Observateur, toujours*
Vr.C	-	*Berlin, gouvernement, liberté, Ouest Liberté, Observateur, circuits, circuler, escarpée, articles, Martinville*
	+	*journée, tournée* (2x), *tournaient*
VrC.	-	*Marc*
	+	*course*

Tableau 5 : Occurrences de *r* postvocalique dans le texte de PFC (47 contextes)

3.3. Classification

Les réalisations du ‹r› ont été soumises à une analyse auditive et acoustique à l'aide du logiciel PRAAT, qui permet facilement de visualiser formants, bruits, barres de voisement etc. (www.praat.org). Afin d'illustrer la méthode utilisée, voici les sonagrammes de deux variantes extrêmes, réalisées par la locutrice 97acg1 : le [ʀ] initial de ***rat*** (*cf.* figure 5, page suivante) et le [ə] final de *découvrir* (*cf.* figure 6, page suivante).

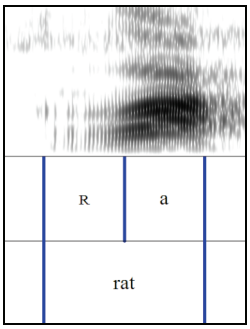

Figure 5 : Réalisation du ‹r› comme [ʀ]
dans *rat* (liste, 97acg1)

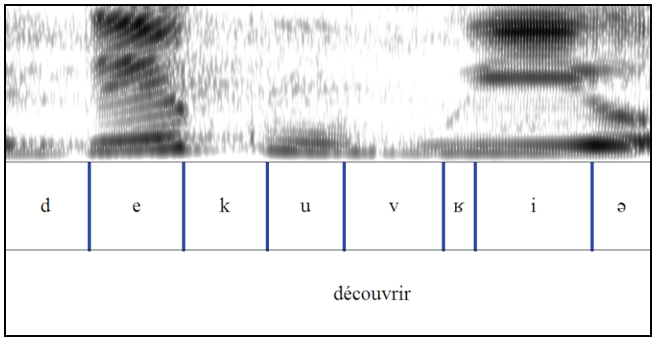

Figure 6 : Réalisation du ‹r› comme [ə]
dans *découvrir* (texte, 97acg1)

4. Résultats

4.1. Variantes

Le français de la Guadeloupe réunit la totalité des variantes de *r* des différents créoles ainsi que du français (*cf.* section 2) : la fricative [ɣ]/[ʁ], l'approximante [w], la voyelle [ə] et la variante zéro (non-réalisation), la fricative dévoisée [χ] et la vibrante uvulaire [ʀ][27] (sans compter les répercussions sur la voyelle précédente). Il s'y ajoute une deuxième voyelle centrale : [ɐ]. L'approximante vélaire [ɯ̞], articulée d'une manière un peu plus faible que la fricative [ɣ], mais sans l'arrondissement du [w], devrait également figurer dans le tableau, mais auditivement et visuellement elle se laisse difficilement distinguer des sons avoisinants. Afin de préciser la description, des études articulatoires supplémentaires sont indispensables.

[27] La production des variantes françaises [χ] ainsi que [ɣ]/[ʁ] en coda est par ailleurs perçue comme schibboleth du 'créole francisé' (*cf.* Pustka à paraître).

Le tableau 6, ci-dessous, montre lesquelles des variantes du *r* en français (*cf.* Pustka 2007) sont présentes dans le français parlé en Guadeloupe et lesquelles n'y ont pas été relevées. On remarque notamment que la vibrante alvéolaire [r], comme on la trouve aussi dans certains français d'Afrique (*cf.* p. ex. Biloa [2]2004) y est complètement absente (comme d'ailleurs dans tous les créoles à base lexicale française ; *cf.* section 2.2).

	alvéolaire	**rétroflexe**	**vélaire**	**uvulaire**	**pharyngal**
vibrante	[r], [ɾ]			**[ʀ]**	
fricative	[z]		**[ɣ]**	**[ʁ], [χ]**	[ħ], [ʕ]
approximante	[ɹ]	[ɻ]	**[ɰ], [w]**		
voyelle	**[ə], [ɐ]**				

Tableau 6 : Variantes de *r* en français – guadeloupéen (en gras) et autres

Ces variantes occupent la quasi-totalité de l'échelle de sonorité (*cf.* figure 7), mis à part les extrêmes (les plosives et les voyelles complètement ouvertes).

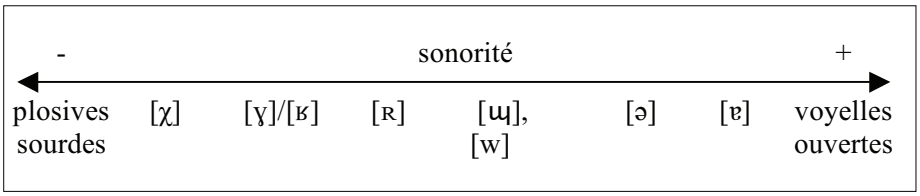

Figure 7 : Variantes de *r* sur l'échelle de sonorité

4.2. Variation interne

La lecture de la liste de mots permet de cerner assez rapidement les grandes tendances de la variation du *r* en fonction de la position syllabique et du contexte phonotactique. Commençons par la position d'attaque (*cf.* tableau 7). En attaque simple devant voyelle étirée, le français de la Guadeloupe présente le moins de particularités, car créole et français y convergent : la fricative [ɣ] ou [ʁ] y prédomine largement (p. ex. *rat* [ɣa]/[ʁa]), et on y rencontre même la variante plus forte, la vibrante [ʀ] (p. ex. *rat* [ʀa] ; cf. fig. 5). Mais en contexte intervocalique, le /r/ de l'attaque peut aussi être sporadiquement élidé – position faible où les affaiblissements ne surprennent pas (*cf.* note 17). Ainsi trouve-t-on dans la liste de mots deux élisions dans *exma(r)i*, et les locuteurs analysés pour la parole spontanée (*cf.* section 3.2) prononcent-ils tous les deux *pa(r) (r)apport* [paapɔ] – et n'y font pas seulement tomber le *r* final de *par*, mais aussi le *r* initial de *rapport*, ce qui mène en conséquence au hiatus (*cf. infra*).

En deuxième position d'attaque branchante, *r* peut être dévoisé quand il est précédé d'une consonne sourde (p. ex. *quat**r**ième* [katχijɛm]) –

processus d'assimilation bien connu du français de référence (*cf.* section 2.4), auquel on devrait également s'attendre en créole (p. ex. dans cr. *kréyòl*), même s'il n'est pas mentionné dans les travaux précédents (*cf.* section 2). Les élisions, en revanche, sont plutôt rares dans ce contexte, contrairement à ce que laisserait supposer le 'substrat' (p. ex. cr. *twouvé / touvé* ; *cf.* section 2.1.). Complètement absentes des listes de mots et des lectures du texte, on en trouve quelques-unes dans la partie spontanée du corpus. Devant [wa], on s'y attendait presque, vu que les hypercorrections y sont bien connues (p. ex. [dɣwa] au lieu de [dwa] pour *doigt* ou *doit*, *cf.* Oliel 1979 ; *Saintois* [sɛ̃tχwa] par 97asr1, *cf.* Pustka 2007), et la locutrice 97ald1 nous fournit en effet deux beaux exemples : *droit* [dwa] et *crois* [kwa]. D'autres contextes sont également concernés, comme le montrent les réalisations *débrouille* [debuj] et *débrouiller* [debuje] par 97aep1 ainsi que *truc* [tyk] par 97asc1 (exemple cité dans Pustka 2010), où *r* est suivi par une voyelle arrondie (non existante en créole pour le /y/ de *truc*) – ce qui suggère une fusion avec le *[w] d'une étape intermédiaire non attestée (*cf.* aussi *infra*).

Contexte	**Exemple**	**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ə]**	**[ɐ]**	**Ø**
#_V_{-arr}	***r**at*	30%	70%					
#_$V_{\pm arr}$[28]	***r**elier*		100%					
$V_{-arr\cdot}$_V_{-arr}	*ex-mar**i***		90%					10%
$C_{-arr+son}$_V_{-arr}	*prend**r**ions*	15%	85%					
$C_{-arr-son}$_V_{-arr}	*quat**r**ième*			100%				

Tableau 7 : *r* en attaque, devant voyelle non-arrondie (liste)

Mais aussi la variante [w] en contexte labial est bien plus rare que le 'substrat' créole le laisserait supposer : c'est seulement en attaque simple en début de mot (*roc*) qu'elle prédomine (*cf.* tableau 8). En syllabe médiane et en deuxième position d'attaque complexe, par contre, on trouve plutôt la fricative, voisée ou dévoisée, selon la sonorité de l'environnement. Les variantes (semi-)vocaliques en sont même complètement absentes. L'influence hexagonale domine donc ici également sur l'influence créole.

Contexte	**Exemple**	**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ə]**	**[ɐ]**	**Ø**
#_V_{+arr}	***r**oc*		40%		60%			
$V_{-arr\cdot}$_V_{+arr}	*rhinocé**r**os*		80%		20%			
C_{+arr}_V_{+arr}	*b**r**un*	25%	45%		30%			
$C_{-arr-son}$_V_{+arr}	*c**r**eux*			83%	10%			
$C_{+arr+son}$_V_{-arr}	*b**r**in*	35%	50%		10%			
$C_{+arr-son}$_V_{-arr}	*p**r**endrions*	10%	15%	70%	5%			

Tableau 8 : *r* en attaque, devant voyelle arrondie (liste)

[28] Le cas de *relier* montre que le schwa (théoriquement neutre par rapport au trait de l'arrondissement) se comporte comme les voyelles non-arrondies.

Ce sera plutôt en coda que l'on remarquera de grandes différences par rapport au français de référence : exception faite de la fricative dévoisée en groupe obstruante-liquide final (type *meurtre ; cf.* Pustka 2007 et 2011b pour une analyse détaillée de ce contexte), les variantes hexagonales sont ici rarissimes. On y rencontre plutôt l'élision, comme en créole, mais aussi l'approximante [w] et les voyelles centrales [ə] et [ɐ], variantes propres du français régional. L'élision a lieu surtout en première position de coda branchante (*meurtre*, *extraordinaire*) alors que les (semi-)voyelles sont particulièrement fréquentes en finale absolue (*pécheur*, *fêtard*) (*cf.* tableau 9 ci-dessous).

Contexte	**Exemple**	**[ʁ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ə]**	**[ɐ]**	**Ø**
V_{+arr}_#	*pécheur*			10%	40%	3%	30%	13%
V_{-arr}_#	*fêtard*		12%	4%	46%	2%	16%	20%
V_{+arr}_. C_{+son}	*extra-ordinaire*		10%	30%	10%	10%		30%
V_{-arr}_. C_{-son}	*boule-verser*		30%	10%		50%	10%	
_C_{-son}#	*meurtre*			10%	20%		30%	40%
C_{-son}_#	*meurtre*			75%				25%

Tableau 9 : *r* en coda (liste)

Si l'on ne veut pas se contenter de dresser la liste des prononciations possibles du graphème ‹r›, mais faire de la phonologie – c'est-à-dire construire les représentations stockées dans la mémoire et les processus qui les relient à leurs réalisations concrètes –, il faudra continuer par observer le comportement du phonème présupposé dans la chaîne parlée. Vu que le français de la Guadeloupe présente le maximum de particularités en coda et que la position postconsonantique a déjà été étudiée (*cf.* Pustka 2007 et 2011b), je me focaliserai par la suite sur la position postvocalique. Afin de pouvoir faire abstraction de l'influence de la graphie, des échantillons de parole spontanée de deux locuteurs sont pris en compte à titre d'exemples (*cf.* section 3.2).

Dans la lecture du texte[29] (*cf.* tableau 10, page suivante), on note tout d'abord le comportement du mot-outil *pour* dont la prononciation sans *r* semble être figée, comme en français réunionnais (tendanciellement aussi en français parisien ; *cf.* section 2.4). On peut donc admettre une forme sous-jacente /pu/, qui apparaît directement en surface, sans processus d'élision (je reviendrai plus tard sur l'influence du lexique). Sinon, l'élision est plutôt rare dans cette position – contrairement au créole (p. ex. cr. *pè* 'peur'; *cf.* section 2.1). Comme dans la liste de mots (*cf. supra*), c'est l'approximante [w] qui prédomine ici, mais on y trouve aussi des voyelles centrales ainsi que des fricatives. Quant à l'influence de la voyelle précédente, on note que [ə] et [ɐ] apparaissent presque exclusivement après les voyelles non-arron-

[29] Pour la parole *spontanée cf.* section 4.3.

dies ([i], [ɛ], un peu moins après [a]) – résultat confirmé par la parole spontanée (*cf. infra*) et qui demande une explication (*cf.* section 5). Enfin, il est remarquable que les locuteurs produisent également la fricative sourde [χ] en coda simple en finale absolue, variante non mentionnée pour le français de référence. S'agit-il d'une variante tout simplement oubliée dans les manuels disponibles, d'une réalisation d'origine régionale (attestée entre autres dans le Midi et en Lorraine ; *cf.* Durand / Slater / Wiese 1987 et Pagliano / Le Gac 2000) ou bien d'une variante plus forte, articulée par hypercorrection ?

Contexte	**Exemple**[30]	**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ə]**	**[ɐ]**	**Ø**
V_{+arr}_##	*pécheu**r***		3%	10%	40%	3%	30%	13%
V_{-arr}_##	*colè**r**e*			5%	40%	5%	40%	10%
a_##	*fêta**r**d*		20%	10%	40%		10%	20%
V_{+arr} #C	*pécheu**r***		9%		29%	14%	3%	43%
V_{-arr}_#C[31]	*colè**r**e*		4%		16%	48%	38%	4%
a_#C	*fêta**r**d*		20%		13%	8%	5%	38%
V_{+arr}_. C	*extra-o**r**dinaire*		33%					60%
V_{-arr}_. C	*boule-ve**r**ser*		14%		21%	24%	20%	10%
a_. C	*a**r**ticle*		23%	7%	27%	7%	13%	13%
V_{+arr}_C_{-son}#	*meu**r**tre*		20%	5%	15%			60%
mot-outil	*pou**r***					3%		93%

Tableau 10 : *r* en position postvocalique en coda (texte)

Quant à la parole spontanée, nous allons regarder un par un la variation chez les deux locuteurs choisis, d'abord en fonction de la position syllabique (coda simple *vs* coda branchante) et du contexte droit (pause, consonne, voyelle ; *cf.* tableaux 11 et 12), ensuite en fonction de la voyelle précédente (arrondi *vs* non-arrondi ; *cf.* tableaux 13 et 14).

Commençons par l'impact de la position syllabique et du contexte droit. On constate effectivement une bipartition flagrante : les variantes (semi-)vocaliques apparaissent exclusivement en coda simple ; devant pause, c'est même la variante la plus fréquente ([w] chez 97aep1: 34/47 = 72% ; voyelles centrales chez 97ald1 : 30/65 = 46%) ; dans tous les autres contextes, c'est la non-réalisation qui prédomine – en première position de coda branchante, c'est pratiquement la seule prononciation attestée.

[30] Afin d'illustrer les contextes dans ce tableau, ce sont les mots de la liste qui ont été repris (*cf.* tableau 9) et non ceux qui figurent véritablement dans le texte (pour ceux-ci *cf.* tableau 5).

[31] N'ont pas été pris en compte ici les *r* en finale de mot suivis d'une voyelle, où il aurait fallu distinguer les cas de resyllabation et de non-resyllabation, p. ex. *toujours autour* : [tu.ʒu.ɣo.tuɣ] *vs* [tu.ʒuɣ.o.tuɣ].

Position syllabique	**Contexte droit**	**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ɐ]**	**[ə]**	**Ø**
coda simple	pause	0	1	0	**34**	1	2	9
	fin de syllabe (.C)	0	1	0	**18**	0	**10**	**56**
1ère position de coda branchante	C#	0	0	0	0	0	0	5
	C.C	0	0	0	0	0	0	**41**
	C.V	0	1	0	0	0	0	3
attaque (resyllabé)	#V	0	0	0	0	0	1	**12**

Tableau 11 : Variation du *r* en fonction de la position syllabique et du contexte droit (97aep1)

Position syllabique	**Contexte droit**	**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ɐ]**	**[ə]**	**Ø**
coda simple	pause	0	11	5	2	**23**	**7**	17
	fin de syllabe (.C)	0	**48**	2	0	**14**	**16**	**79**
1ère position de coda branchante	C#	0	0	0	0	0	1	0
	C.C	0	1	0	0	2	0	**21**
	C.V	0	0	0	0	0	0	0
attaque (resyllabé)	#V	0	**13**	0	0	0	0	**15**

Tableau 12 : Variation du *r* en fonction de la position syllabique et du contexte droit (97ald1)

Il est assez surprenant de constater que les élisions sont même très fréquentes en fin de mot devant voyelle (#V dans les tableaux 11 et 12), où elles mènent au hiatus : p. ex. *po(rt) autonome* [pɔotonɔm] (97aep1). 97aep1 ne prononce en effet jamais le *r* dans ces contextes et 97ald1 seulement dans la moitié des cas (p. ex. *pa(r) (r)appo(rt) au créole* [paapookχeɔl] *vs leur* [ɣ] *argument*, *envers* [ɣ] *eux*). Cela s'explique en partie par la lexicalisation de la forme sans *r*, en l'occurrence *pour* /pu/, peut-être aussi *toujours* /tuʒu/, *parler* /pale/, *Martinique* /matinik/ et autres (éventuellement influencées par les formes correspondantes en créole : *pou*, *toujou*, *palé*, *Matinik*, etc.). Mais les autres cas suggèrent qu'une contrainte du type NOCODA semble dominer *VV (pas de hiatus), pour reprendre les termes de la théorie de l'optimalité (cf. Prince / Smolensky 1993).

Regardons maintenant de plus près le contexte gauche, en l'occurrence la qualité de la voyelle précédente (*cf.* tableaux 13 et 14). On note tout d'abord que l'élision est de règle ou au moins très fréquente après /u/ et /a/ – elle pourrait donc être le résultat d'un fusionnement continu avec les va-

riantes [w] et [ʋ]. Un cas plus clair est fourni par le locuteur 97aep1, qui dans ces trois réalisations de *c'est-à-dire* produit deux fois [diw] et une fois [du] – la position vocalique prend donc les traits de la consonne suivante (*cf.* aussi section 5). L'étape intermédiaire a effectivement été observée en créole martiniquais : [mã du w] 'je t'ai dit' (*vs* cr. gua. *an di'w* [ã di w] ; *cf.* Facthum-Sainton 2006a). Un processus de fusion expliquerait aussi la prononciation fr. *sur* [su] (*cf.* déjà Pustka 2007), par une forme intermédiaire *[syw] (et non par une confusion avec son antonyme *sous*). Cette réalisation se base donc clairement sur la graphie du français, ‹sur›, et non sur sa phonie, [sy] (cf. section 2.4.). Il est en tout cas clair que /a/ ne se comporte pas de la même façon que les autres voyelles non-arrondies /i/ et /ɛ/ qui entraînent plutôt la réalisation des variantes [w], [ʋ] et [ə]. Le trait décisif est donc visiblement non l'arrondissement, mais la postériorité, qui réunit /u/, /a/ – et /ʁ/.

Les fricatives pour leur part, quasi-exclusivement produites par la jeune femme, se rencontrent surtout après les voyelles antérieures arrondies, /œ/ et /y/, qui n'existent pas en créole.

Voyelle précédente		**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ʋ]**	**[ə]**	**Ø**
arrondie	[ɔ]	0	1	0	12	0	0	**21**
	[u]	0	0	0	0	0	0	**19**
	[œ]	0	0	0	**6**	0	1	2
	[y]	0	0	0	0	0	0	1
non-arrondie	[ɛ]	0	0	0	**7**	1	**9**	5
	[i]	0	0	0	**11**	0	0	3
	[a]	0	2	0	16	0	3	**73**

Tableau 13 : Variation du *r* en fonction de la voyelle précédente (97aep1)

Voyelle précédente		**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ʋ]**	**[ə]**	**Ø**
arrondie	[ɔ]	0	6	0	1	0	0	**20**
	[u]	0	8	0	0	0	2	**43**
	[œ]	0	**15**	0	0	4	5	2
	[y]	0	**9**	0	0	2	4	3
non-arrondie	[ɛ]	0	11	1	1	**27**	**8**	3
	[i]	0	3	2	0	**5**	**3**	3
	[a]	0	**25**	4	0	1	2	**59**

Tableau 14 : Variation du *r* en fonction de la voyelle précédente (97ald1)

Ces régularités distributionnelles ne devraient pas masquer le fait que la variation phonologique dépend en partie de facteurs lexicaux, notamment de l'origine des mots (et constructions) en question et de leur fréquence (*cf.* théorie de la diffusion lexicale ; Schuchardt 1885, Wang 1969, Pustka 2007, 2011b). Ainsi, des mots grammaticaux fréquents comme la préposition *pour*

ou la conjonction *parce que* sont-ils phonétiquement réduits, entre autres dépourvus de *r* (comme aussi en français de référence, au moins pour *parce que* ; *cf.* section 2.4) (*cf.* tableau 15 ci-dessous).

	97aep1	97ald1
pour	11/11 = 100%	32/35 = 91%
parce que	13/13 = 100%	10/11 = 91%

Tableau 15 : Non-réalisation du *r* dans les mots grammaticaux fréquents *pour* et *parce que* (97aep1 et 97ald1)

En revanche, *r* tend à être prononcé dans le pronom personnel *leur*, inconnu en créole (de même que la voyelle [œ] qu'il contient ; *cf. supra*). Les réalisations sont en outre nombreuses dans le vocabulaire lié à l'école (utilisé par 97ald1) : *culture* (4x [ɣ], 1x [ə]), *professeurs* (3x [ə], 1x Ø), *proviseur* (2x [ɣ], 2x [ɐ]), *dictionnaires* (2x [ɐ]), *examinateur* (1x [ɐ]), *primaire* (1x [ɐ]). Pour le contre-exemple *histoire* (toujours sans *r*), on pourrait penser à une influence du mot correspondant en créole, *(l)istwa*.

On peut résumer ces résultats pour le français de la Guadeloupe sous la forme d'un schéma syllabique (*cf.* figure 8). Les grandes tendances sont les mêmes qu'en créole (positions fortes / faibles ; *cf.* tableau 1), mais l'articulation en général est plus forte. En somme, l'inventaire des variantes est quasiment le même pour les constituants simples et branchants (néanmoins avec des distributions quantitatives différentes ; *cf.* tableaux 7-8). La multitude des possibilités en coda est frappante !

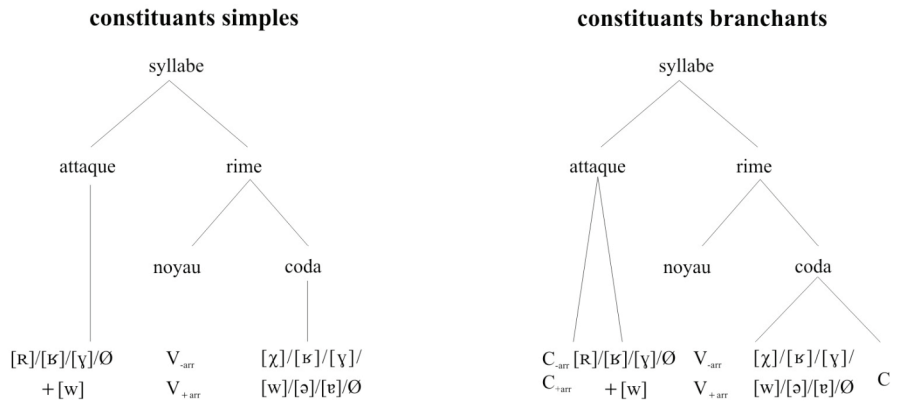

Figure 8 : Réalisations du *r* en français parlé en Guadeloupe en fonction de la position syllabique

4.3. Variation externe

En Guadeloupe, les réalisations du *r* varient fortement d'un locuteur à l'autre. Quand on considère les huit mots de la liste qui contiennent un *r* en coda simple (cf. tableau 4), on voit que [w] est la variante presque exclusive chez les anciens tandis que les plus jeunes oscillent entre deux types de réalisations : les fricatives (variantes hexagonales) et les voyelles centrales [ɐ] et [ə] (variantes guadeloupéennes propres). Font exception les locuteurs 97amr1 et 97asc1, chez lesquels domine l'élision respectivement le [w] (*cf.* tableau 16).

Locuteur		**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ɐ]**	**[ə]**	**Ø**
97aac1			1		7			
97avg1					8			
97act1					7		1	
97aep1					7			1
97amr1						1		7
97asr1			1	1		3	1	2
97acg1				2		5		1
97asc1[32]			1		4	1		1
97ald1			2	1		4		1
97asm1			1	1	2	3		1
TOTAL	(n)		6	5	35	17	2	14
	(%)		7,5%	6,3%	44%	21%	3%	18%

Tableau 16 : Variation inter-locuteur (liste, coda simple, finale absolue)

Dans le texte, on observe *grosso modo* les mêmes tendances pour les six mots avec un *r* en coda simple : les anciens réalisent surtout la variante [w], les jeunes des fricatives et des voyelles centralisées (mais on trouve aussi quelques élisions ; pour les détails *cf.* tableau 17, page suivante).

[32] Une des réalisations de la locutrice 97asc1 n'a pas pu être classifiée dans ce schéma : *reliure*, réalisé [ɣəlju], probablement résultat d'une fusion de *[yw] en finale (pour d'autres cas de fusion *cf.* section 4.2).

Locuteur		**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ɐ]**	**[ə]**	**Ø**
97aac1					6			
97avg1					2	1	1	2
97act1					5			1
97aep1					6			
97amr1				1	1	1	1	2
97asr1				1		4		1
97acg1			1			4		1
97asc1					3	2	1	
97ald1				2		3		1
97asm1			2			3		1
TOTAL	(n)		3	4	23	18	3	9
	(%)	0%	5%	7%	38%	30%	5%	15%

Tableau 17 : Variation inter-locuteur (texte, coda simple, finale absolue)

Les données spontanées des deux locuteurs choisis confirment ces tendances (*cf.* tableau 18) : [w] domine chez le pêcheur âgé (97aep1), les fricatives et les voyelles centrales chez la lycéenne (97ald1). On constate toutefois une différence importante par rapport à la lecture de la liste de mots et du texte : le nombre d'élisions est considérable (97aep1 : 65%, 97ald : 47%). Il n'y a pas de doute que la perception visuelle ou non du graphème ‹r› y joue. En ce qui concerne les mots qui en parole spontanée ne sont jamais prononcés avec *r*, il faudrait admettre pour les lectures un processus d'épenthèse de *r* à partir de la graphie (*cf.* Laks 2005 pour la liaison, Pustka 2007 et 2011a pour le schwa en français).

Locuteur	**[ʀ]**	**[ɣ]/[ʁ]**	**[χ]**	**[w]**	**[ɐ]**	**[ə]**	**Ø**	**total**
97aep1	0	3	0	52	1	13	128	197
	0%	2%	0%	**26%**	0,5%	7%	**65%**	100%
97ald1	0	77	7	2	39	24	133	282
	0%	**27%**	2%	1%	**14%**	**9%**	**47%**	100%

Tableau 18 : *r* en position postvocalique en coda
(parole spontanée de deux locuteurs)[33]

Pour ces deux locuteurs, on peut encore comparer les trois tâches : liste de mots, texte et parole spontanée (*cf.* tableau 19). Mais on voit tout de suite que les différences entre les locuteurs sont plus importantes que celle entre les tâches.

[33] Dû aux arrondissements, la somme des taux de réalisation peut légèrement dépasser les 100%.

Loc	Tâche	[ʀ]	[ɣ]/[ʁ]	[χ]	[w]	[ɐ]	[ə]	Ø
97aep1	liste				87,5%			12,5%
	texte				100%			
	spontané		2%		72%	2%	4%	19%
97ald1	liste		25%	12,5%		50%		12,5%
	texte			33%		50%		
	spontané		17%	8%	3%	35%	11%	26%

Tableau 19 : *r* en coda simple, devant pause selon la tâche chez deux locuteurs (*cf.* tableaux 16, 17 et 18 pour les chiffres absolus)

Après cette présentation des données guadeloupéennes, une comparaison s'impose avec les données réunionnaises. Celle-ci se limite pourtant à la distinction entre réalisations fricatives et autres, vu que l'analyse de Bordal / Ledegen 2009 se penche essentiellement sur cette question. A la Réunion, le taux de réalisation de la fricative en coda simple devant pause ou consonne se trouve en parole spontanée – selon le contexte – entre 17% et 30% – comme chez notre locutrice jeune (*cf.* tableau 12 : 11/65 = 17% devant pause, 48/159 = 30% en fin de syllabe). Notre locuteur âgé, en revanche, n'y produit pratiquement jamais de fricatives (*cf.* tableau 11).

La description minutieuse des données montre que le 'caméléon' *r* est loin de se comporter de manière chaotique. Ses nombreux changements de 'couleur' sont plutôt le résultat d'une interaction complexe (mais non arbitraire) entre facteurs phonotactiques, lexicaux et sociaux. Pour la variation qui reste, d'autres facteurs sont encore à prendre en compte (notamment la pragmatique) – avant de se résigner à ouvrir la 'poubelle' de la variation libre.

5. Analyse

Après la description des données synchroniques du français parlé en Guadeloupe, il reste à expliquer comment et pourquoi [w] et les voyelles centrales [ə] et [ɐ] y sont arrivés en position postvocalique, ces réalisations n'existant ni en créole ni en français de référence. Avant d'aborder cette question diachronique, il faudrait pourtant modéliser le fonctionnement synchronique de *r* – en créole ainsi qu'en français.

La relation entre les deux langues de la Guadeloupe n'est cependant pas aussi claire qu'on pourrait le penser au premier abord. Le français régional semble hériter ses caractéristiques de son 'substrat' créole, mais quel créole serait ce 'substrat' ? Le 'basilecte', à distance maximale du français, constitue plutôt une construction idéalisée, pratiquée de façon naturelle par aucun locuteur bilingue réel (le créole scolaire constituant bien évidemment un cas à part). Le créole tel qu'il se parle, en revanche, est fortement imprégné du français, phénomène ne se limitant pas aux dernières décennies. On

oublie en effet souvent que français et créole coexistent aux Antilles depuis les débuts de la colonisation et qu'ils se sont toujours influencés mutuellement. Ainsi retrouvons-nous le nouveau [w] guadeloupéen à la fois en français et en créole (p. ex. dans cr. *mawdi*, fr. *fêtard* [fetaw]) – et dans les deux langues, il demande une explication. Il faudrait également prendre en compte le fait que le français, lui également, n'est pas resté le même pendant les trois derniers siècles : sur place, il s'est progressivement créolisé, mais en même temps, la Guadeloupe a constamment accueilli de nouveaux arrivants de France – et avec eux les changements qui ont eu lieu dans l'Hexagone (notamment le rétablissement du *r*). S'ajoute depuis un demi-siècle la multiplication des allées et venues, des 'métros' d'un côté, des 'négropolitains' de l'autre, rendant la situation de contact encore plus complexe (*cf.* Pustka 2007).

Afin de faciliter l'analyse et de rendre ses résultats plus visibles, je me limiterai par la suite aux comportements prototypiques. Pour la modélisation des variations graduelles entre ceux-ci, deux types de traitement ont été proposées : d'une part des règles ou contraintes avec des probabilités d'application (*cf.* Labov 1966 pour les facteurs sociolinguistiques dans un cadre générativiste et Boersma / Hayes 2001 pour la variation interne au sein de la théorie de l'optimalité), d'autre part des représentations avec des formes multiples, dont la force lexicale varie en fonction de la fréquence d'usage (phonologie exemplariste ; *cf.* Bybee 2001). La deuxième proposition est cognitivement plus plausible et possède de plus un pouvoir explicatif, notamment pour le cas d'un changement graduel dans une situation de contact, comme c'est le cas en Guadeloupe. Elle focalise le rôle des locuteurs adultes qui empruntent dans d'autres variétés (ici même dans une autre langue) de nouvelles formes, qu'ils réanalysent éventuellement et dont peuvent ensuite émerger des schémas (*cf.* Pustka 2007).[34] Je me concentrerai donc sur la modélisation des représentations afin de retracer les différentes étapes de l'émergence du français régional en Guadeloupe.

5.1. Élision

Le cas le plus évident est certainement celui de l'absence du *r* en coda (p. ex. cr. *palé*, *pu* ; fr. *pa(r)ler*, *pou(r)*). Dans cette position syllabique, *r* n'est en effet jamais arrivé aux Antilles. Il avait déjà disparu en France avant la colonisation et était visiblement absent en français colonial (*cf.* Gulyás 2004).[35] Le créole ne devrait donc pas posséder de /r/ sous-jacent en coda, ni

[34] *Cf.* aussi Facthum-Sainton (2006a : 13) : « les néologismes ont exercé une pression forte sur le système ».

[35] Des preuves de l'absence de ces /r/ en français colonial nous sont fournies d'un côté par le français du XVIIe siècle (Joly 2004, Straka 1979), notamment dans des sources normandes, où l'on écrivait p. ex. ‹Bênard› pour ‹Bernard› ou ‹pâle› pour ‹parle› (Gulyás 2004), de l'autre côté les fautes d'orthographe dans les journaux

en position postvocalique, ni en position postconsonantique, ce qui se reflèterait dans les contraintes syllabiques. Cela expliquerait que les locuteurs du créole L1 ne prononcent pas les *r* du français dans ces environnements (ce qui du point de vue extérieur est réanalysé comme une 'élision'). Pour le français régional L1, où une partie des *r* est réalisée et une partie non, on devrait admettre des formes lexicales multiples (ce qui à la longue pourrait mener à un schéma d'élision).

Cette analyse, il faudrait le mentionner, s'oppose au courant majoritaire de la phonologie créoliste, qui reste jusqu'à nos jours fort traditionnelle : elle part de formes sous-jacentes très abstraites, comme dans les débuts de la (mor-)phonologie générative, inspirées de la graphie ou d'états anciens de la langue (dans le cas des créoles même du français contemporain, voire de ses formes graphiques[36]). Ainsi – en suivant d'Ans 1968, Hazaël-Massieux 1972, Tinelli 1980 et Cadely 1994[37] –, Nikiema/Bhatt écrivent-ils encore en 2005 : « /ʀ/ must be posited in the underlying representation of certain lexical items in Haitian, even though it is absent from surface forms » (p. 45). Ils avancent entre autres l'argument de l'unité de la famille de mots (p. ex. cr. *mèg* [mɛg] 'maigre' et *mègri* [mɛgʀi] 'maigrir' et non **mègi* *[mɛgi], donc /mɛgʀ/) et celui du blocage du processus de nasalisation régressive (p. ex. cr. *kòn* 'corne': /koʀnØ/ → [kɔn] / *[kɔ̃n]). Mais ils vont même jusqu'à postuler des /r/ sous-jacents dans des mots pour lesquels ces arguments ne sont pas valables, comme cr. *palé* 'parler' et *tuju* 'toujours' : « it is necessary to propose the existence of an underlying /ʀ/ in all forms where the French etymon contained this segment » (Nikiema/Bhatt 2005 : 49).

Or, le postulat de base du générativisme, qui identifie la théorie du linguiste avec le fonctionnement cérébral du sujet parlant, s'avère incompatible avec les acquis des sciences cognitives modernes : l'économie de la description se trouve effectivement en contradiction totale avec les capacités mémorielles, permettant un stockage redondant[38], p.ex. /mɛg/ (sans /ʀ/) à

---

de bord des colons telles que ‹sirugien› pour ‹chirurgien› ou ‹harbe› pour ‹arbre› (Gulyás 2004). Jourdain (1956 : 26), en revanche, plaide pour l'hypothèse de la « simple paresse coloniale », vu que ‹r› est noté graphiquement dans d'autres créoles, notamment en mauricien. Il est pourtant plus probable que ces graphies ont tout simplement été choisies en référence à l'étymologie française.

36 P. ex. dans le cas de fr. *parce que* › cr. *paskè*, où l'étymon français ne possède pas de /r/ dans sa représentation phonologique sous-jacente (/paskə/).

37 Pour la position contraire, *cf.* Valdman 1978a.

38 Il n'est pas clair à quel point Nikiema et Bhatt tiennent à cette hypothèse de base. Ils reconnaissent en effet : « Though it may be true that individual speakers of HC may not analyze these forms in this manner, we believe that this is the best way to capture this pattern at the phonological level. » (Nikiema / Bhatt 2005 : 54). Veulent-ils exprimer par cela que les locuteurs n'analysent pas consciemment ce qu'ils prononcent de cette façon (ce qui est évident, car ils ne sont pas des phono-

côté de /mɛgʀi/ ou une distinction de voyelles orales et nasalisées.[39] Ces formes restent plus proches de la surface, ce qui est également plus plausible du point de vue cognitif (phonologie exemplariste ; Bybee 2001 ; *cf.* déjà Paul 1880). De plus, les règles génératives traditionnelles possèdent l'inconvénient d'être complètement arbitraires. Des contraintes universelles, en revanche, qui pèsent sur les représentations et dont découlent automatiquement des stratégies de réparation, présentent l'avantage de relier les langues entre elles et de fournir des explications externes, p. ex. phonétiques. Ainsi est-il plus élégant d'expliquer la forme [mɛg] par l'interdiction d'une remontée de sonorité au sein de la même syllabe que par la chute d'un /r/ après consonne. Cette idée d'une dynamique de forces contradictoires n'est par ailleurs pas exclusive à la théorie de l'optimalité (*cf.* Prince / Smolensky 1993), mais remonte déjà au 19e siècle (*cf.* p. ex. von der Gabelentz 1891).

Il faudrait pourtant reconnaître qu'il n'est pas tout à fait aberrant de mettre en relation les formes du créole avec celles du français. Ces transformations inter-systémiques[40] sont en effet bien réelles dans la cognition des locuteurs actuels (mais bien évidemment pas à confondre avec les processus phonologiques au sens strict du terme !) et se manifestent tout particulièrement dans les hypercorrections. Celles-ci constituent par conséquent des indices très précieux pour la construction des représentations (*cf.* Pustka 2007). Pour ce qui est du créole, elles fournissent un argument supplémentaire contre le prétendu processus d''élision' du *r* postvocalique. Ainsi cr. *kardina* 'cadenas' (*cf.* Colat-Jolivière 1978) témoigne-il d'une règle d'épenthèse de /r/ – montrant qu'il n'y a pas de /r/s postvocaliques dans les représentations stockées. Il en est de même pour la position postconsonantique : on trouve effectivement dans le français parlé aux Antilles des hypercorrections comme *trente* [tʀãtʀ] au lieu de [tʀãt] (Oliel 1979), qui suggèrent que les *r* dans ces contextes sont épenthétiques et non sous-jacents. Les représentations créoles ne devraient donc pas contenir de /r/ – ni en position postvocalique (donc cr. *kòn* /kɔn/) ni en position postconsonantique (donc cr. *mèg* /mɛg/).

5.2. [w]

Concernant la réalisation [w], il faudrait tout d'abord distinguer entre son apparition en contexte labial (p. ex. cr. *fwɛ*, fr. *roc* [wɔk]), qui s'explique aisément par la coarticulation (*cf.* section 2.1) et celle en contexte non-labial,

---

logues) ou bien – et cela toucherait au fond de la théorie – que leur analyse n'a pas de correspondance dans les cerveaux des locuteurs ?

[39] Un argument supplémentaire est fourni par Valdman / Iskrova 2003 qui citent les mots *bon* 'bonne', *pan* 'panne' et *fanal* 'fanal' dans lesquels il n'y a ni nasalisation ni *r* étymologique.

[40] Pour les dérivations inter-variétés, *cf.* notamment Auer 1990 et Pustka 2007 ; pour le rapport entre créole et langue lexificatrice, *cf.* Tinelli 1981.

en l'occurrence en coda (p. ex. dans cr. *mawdi*, fr. *fêtard* [fetaw]). Cette dernière est en effet très spécifique, inconnue dans les autres créoles à base française (*cf.* section 2.2) ainsi qu'en français réunionnais (*cf.* section 2.3) – d'autant plus mystérieuse qu'elle ne s'explique ni par le créole (du moins pas par sa forme 'basilectale') ni par le français (que ce soit celui du 17e siècle ou celui d'aujourd'hui). On trouve pourtant un parallèle en québécois, où la forme *port* [pɔw] est documentée (*cf.* Côté 1998).

La variation dans les données (créoles et françaises) peut au mieux être modélisée par une différence de statut phonémique, qui permettra aussi de retracer le déroulement du changement. À l'origine, il s'agissait très probablement d'une allophonie classique, comme en français de référence : [ɣ] en contexte non-labial et [w] (< [ɣ^{w}]) en contexte labial (*cf.* figure 9). À côté, [w] pouvait constituer la première partie d'une diphtongue héritée du français, p. ex. dans *(l)istwa* 'histoire', et s'insérer entre deux voyelles pour briser un hiatus, p. ex. dans cr. *louwé / lwé* 'louer' (*cf.* Facthum-Sainton 2006a). Quand les locuteurs avec ce système parlaient français, ils lui transmettaient ses contraintes et produisaient donc [w] en contexte labial ; les *r* en coda pour leur part devaient être systématiquement élidés (*cf.* section 5.1). Le corpus étudié ne témoigne néanmoins pas de cette première étape ; c'est une pure reconstruction.

De plus, des hypercorrections ont été notées, telles que cr. *pradibra* au lieu de *pwadibwa* 'pois de bois' (*cf.* Facthum-Sainton 2007) et cr. *louré* au lieu de *louwé / lwé* 'louer' (*cf.* Facthum-Sainton 2006a).[41] Celles-ci nous montrent que dans une deuxième étape, les réalisations de surface ne sont plus transparentes, au moins pour une partie des locuteurs (probablement les illettrés pour lesquels le lien étymologique transmis par la graphie est rompu). Les formes de surface semblent donc avoir fusionné dans un nouveau phonème /w/, reflété également par le graphème ‹w› du créole. Dans les systèmes de ces locuteurs, /r/ et /w/ sont deux phonèmes différents (split ; *cf.* figure 28) et seulement reliés par une règle inter-systémique du type « le [ɣ] postvocalique du français correspond à un [w] en créole » (flèche grise), qui surgénère quand on l'inverse pour 'bien parler', que ce soit en français ou en créole (flèche hachurée dans la figure 9).

---

[41] Aucune des formes hypercorrectes n'a néanmoins trouvé son entrée dans le dictionnaire de Ludwig *et al.* 2002. Les seuls cas pour lesquels Colat-Jolivière 1978 avance l'idée d'une conventionnalisation sont *chatrou* 'pieuvre' (à côté de *chatou*) et *gros ka* 'tambour' (à côté de *gwoka*). Pour *chatrou*, il se trompe visiblement, considérant que « ce mot n'existe absolument pas en français » (Colat-Jolivière 1978 : 39). Or, *chat(r)ou* – avec et sans *r* – existe bel et bien ; si ce n'est en français, à tout le moins dans les dialectes de Normandie (*cf.* Chauveau dans ce volume). Une élision semble donc plus probable qu'une épenthèse. L'étymologie de *gwoka* pour sa part demande encore des éclaircissements, comme l'admet Colat-Jolivière 1978 lui-même.

Figure 9 : Statuts phonémiques de [w] en créole

Une telle déphonémisation des marges d'une catégorie est un phénomène bien connu. En allemand, qui connaît une vocalisation du /r/ en [ɐ], ce phénomène s'observe en acquisition : il arrive en effet que les enfants classifient cette variante à tort comme allophone de /a/, qui peut être centralisé en contexte non-accentué et donc mener au même résultat en surface. Cette confusion se manifeste notamment dans des fautes d'orthographe comme *‹Zahnpaster› pour ‹Zahnpasta› 'dentifrice' (*cf.* Pustka 2007).

De plus, [w] apparaît en coda. Il n'y existe ni en créole 'basilectal' ni en français de référence ; pourtant, il s'explique par l'affrontement des deux. On pourrait imaginer l'évolution suivante : le point de départ est le [ɣ]/[ʁ] du français de référence actuel dans cette position – qui depuis la colonisation y a été rétabli – en tant que variante-cible ; c'est donc probablement un processus engendré après la départementalisation en 1946 – pour le français comme pour le créole. Pour la réalisation du *r* dans ce contexte, les Guadeloupéens recourent à [w], une des variantes de leur répertoire créole. Mais pourquoi pas [ɣ], variante plus proche de la cible ? D'un côté, les segments plus sonores sont universellement préférés en coda (*cf.* Restle / Vennemann 2001). De l'autre côté, le créole accepte déjà en surface [w] dans cette position, même s'il ne s'agit pas d'une réalisation de /r/, mais de /u/ (mais cela ne fait pas de différence pour des contraintes qui s'appliquent à l'output). Dans la forme réduite du pronom personnel cr. *ou* 'tu' (< fr. *vous*), p. ex. cr. *an di'w* 'je te dis' (cf. section 2.1.), ce contexte phonotactique est même particulièrement fréquent. Selon Facthum-Sainton 2006a, c'est la seule prononciation possible au moins depuis la fin des années 1950 (qui aurait succédé à un [u] originel). De cette manière s'explique donc l'apparition de l'allophone [w] pour /r/ dans le français de nos locuteurs âgées (ainsi que les [w] sporadiques en créole dans les mêmes environnements ; *cf.* section 2.1).

5.3. Voyelles centrales

Les réalisations [ə] et [ɐ] de nos locuteurs jeunes sont pour leur part moins surprenantes. La vocalisation du *r* est en effet un processus très répandu dans les langues du monde, que l'on trouve entre autres en anglais (p. ex. *court* [kɔət] ; *cf.* Lodge 1984, Heselwood 2009) et en allemand (où on l'appelle 'Lehrer-Schwa', d'après l'exemple *Lehrer* [leʁɐ] 'professeur'), mais aussi en québécois, provenant des mêmes variétés coloniales du français que

les créoles (p. ex. *porte* [pɔᵊt] ; *cf.* Côté 1998). Dans certaines variétés d'espagnol (Colombie, Andalusie, Îles Canaries, République Dominicaine), le résultat de la vocalisation n'est pas [w] ou schwa, mais [j], ce qui s'explique éventuellement par le lieu d'articulation antérieur de la liquide (p. ex. *cuerpo* [kwej.po], *mujer* [mu.hej] ; *cf.* Jiménez Sabater 1975, Quilis 1999, Hualde 2005). De plus, non seulement *r* se vocalise en [w], mais aussi *l*, du moins dans sa variante vélaire [ɫ]. Les exemples en sont bien connus, notamment de l'ancien français (p. ex. *chevals* > *chevaus*, d'où l'orthographe moderne ‹chevaux›), du portugais brésilien (p. ex. *Brasil* [bɾaziw]), de l'anglais (p. ex. *table* [teːbɫ] / [teːbu]), etc. De plus, les vocalisations de liquides s'observent fréquemment en acquisition, où [ʁ] et [ɫ], d'une part, sont provisoirement prononcés [w], [l], d'autre part, [j]. Ces processus s'expliquent aisément par l'articulation : les liquides postérieures se caractérisent en effet par une position de la langue très similaire à [w] (néanmoins sans arrondissement), les liquides antérieures, quant à elles, sont plus proches de [j]. La vocalisation, d'une manière générale, s'explique par la tendance universelle à la syllabe CV, une glissante en finale syllabique étant préférée à une liquide. Il s'agit donc d'un processus tout à fait naturel (*cf.* Johnson / Britain 2007).

On pourrait néanmoins objecter que le parallèle est frappant avec le français réunionnais et le québécois. S'agit-il éventuellement d'un processus déjà existant dans les variétés françaises d'origine ? Ou bien devrait-on admettre une polygenèse, les processus naturels étant particulièrement encouragés dans ces situations de contact extrêmes, loin des efforts normatifs du centre ?

5.4. Vocalisation + /r/

Le corpus fournit aussi un exemple dans lequel on trouve à la fois [ɐ] et [χ] : *extraordinaire* avec un [ɐχ] final, produit par le locuteur 97asm1. En français réunionnais, ce type de réalisation est bien connu, p. ex. *cire* [siːᵊr] (*cf.* section 2.3). Dans ce cas-là, la voyelle centrale n'est plus classifiée en tant que variante de /r/, et les locuteurs ressentent donc le besoin de réaliser le graphème ‹r› une seconde fois.[42] Qu'est-ce que cela nous apprend sur les représentations des locuteurs ? Ils ont manifestement réanalysé les voyelles centrales en surface : elles ne sont plus catégorisées comme variantes de la consonne /r/, située en coda, mais comme parties d'un noyau diphtongué (*cf.* figure 10 ci-dessous). Dans cette variété, un noyau complexe est donc préféré à une coda. De la même manière, on pourrait expliquer l'allongement, qui apparaît indépendamment d'une réalisation ou non de /r/, p. ex.

[42] Cela rappelle les formations de mots comme *aujourd'hui* (ou même *au jour d'aujourd'hui*), où le même contenu 'jour' est rajouté (à plusieurs reprises même) dès que l'étymologie n'est plus transparente pour les locuteurs : anc. fr. *hui* < HODIE 'aujourd'hui' (cf. TLFi).

dans cr. réu. [zuːɣne] ‘journée’ (*cf.* section 2.3). Un problème se pose cependant dans le cas de la combinaison de l’allongement et d’une réalisation en tant que schwa, comme dans cr. réu. [aspeːə] (< fr. *espère*) ‘attends’ : ici, le schwa doit encore être positionné en coda.

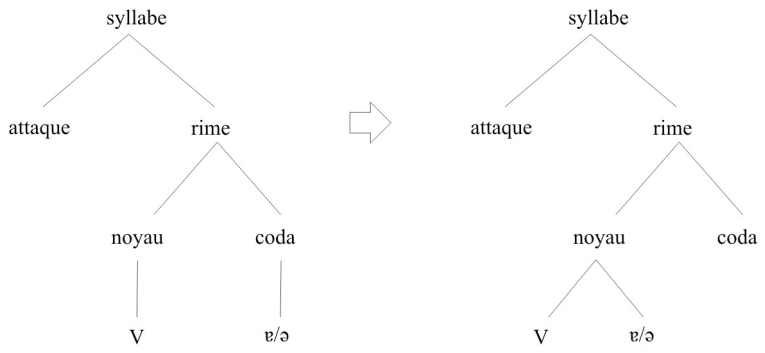

Figure 10 : Réanalyse des voyelles centrales en français réunionnais (et antillais)

Cette possibilité de réanalyse au niveau de la structure syllabique s’explique par le caractère ambigu des segments à sonorité moyenne (glissantes, liquides) : ils peuvent en effet aussi bien jouer le rôle d’une consonne dans la marge syllabique que celui d’une voyelle dans le noyau. L’exemple français le plus connu de ce phénomène est certainement la paire *watt / ouate*, tous les deux réalisés [wat] (*cf.* Kaye / Lowenstamm 1984). Le [w] de *watt* se comporte cependant comme une consonne (p. ex. dans *le watt*), celui de *ouate* comme une voyelle (p. ex. dans *l’ouate*). Dans *watt*, [w] constitue donc l’attaque, dans *ouate* une partie du noyau (*cf.* figure 11). L’ambigüité en surface se fait pourtant sentir : le comportement du mot *ouate* oscille en effet dans l’usage, où l’on trouve aussi *la ouate* (*cf.* TLF*i*) – avec une structure syllabique identique à *watt*.

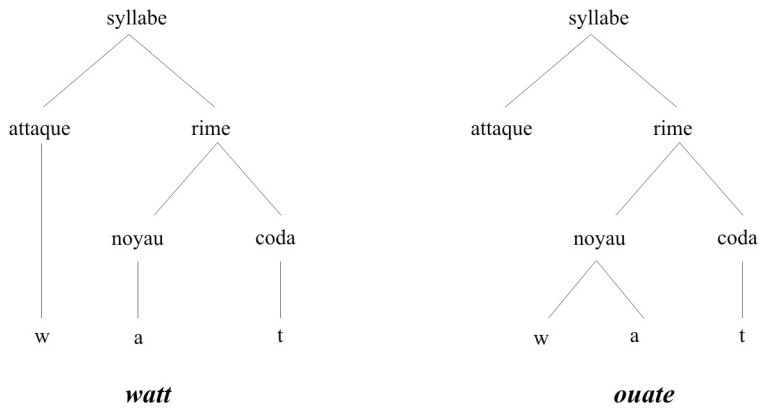

Figure 11 : Structures syllabiques de *watt* et *ouate* en français de référence

Il se pose donc la question de savoir si le [w] postvocalique du créole et du français des Antilles peut également être réanalysé en tant qu'élément du noyau (*cf.* figure 12 ci-dessous).

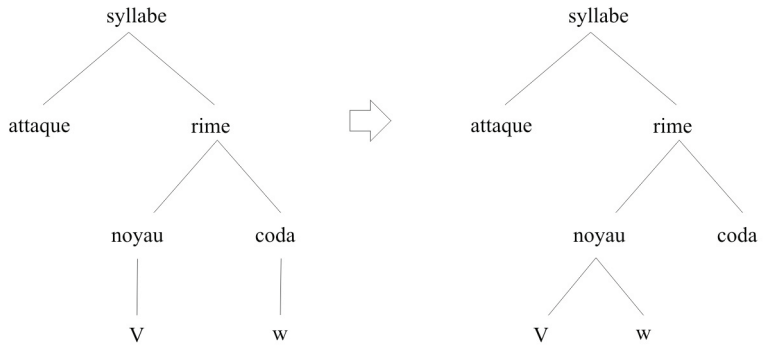

Figure 12 : Possibilité de réanalyse de [w] postvocalique

5.5. Grammaires mixtes : [w] + voyelles centrales

Nous avons vu dans les données (cf. section 4.3) que les locuteurs guadeloupéens se divisent *grosso modo* en deux groupes en ce qui concerne la réalisation du *r* postvocalique, les anciens produisant [w] et les jeunes des voyelles centrales (à côté des élisions, comme en créole, et des réalisations fricatives, comme en français de référence). Jusqu'à maintenant, nous avons analysé ces deux types de comportement comme des phénomènes à part (introduction d'une variante créole pour [w], processus naturel de vocalisa-

tion pour [ə]/[ɐ]). Cela est d'autant plus insatisfaisant que certains locuteurs produisent les deux variantes, en l'occurrence 97asm1, 97asc1 et 97aep1 (*cf.* tableaux 16, 17 et 18). Si non seulement les voyelles centrales étaient réanalysées en tant qu'élément du noyau (*cf.* figure 10), mais également [w], on en arriverait en effet à un continuum de réalisations dans l'espace vocalique (esquissé schématiquement dans la figure 13). Celui-ci s'étendrait entre la voyelle de départ [ɛ] (après laquelle ces réalisations de *r* sont les plus fréquentes ; *cf.* tableaux 13 et 14) et la consonne-cible [ɣ]/[ʁ] (après [i], il s'agirait en revanche d'une simple postériorisation).

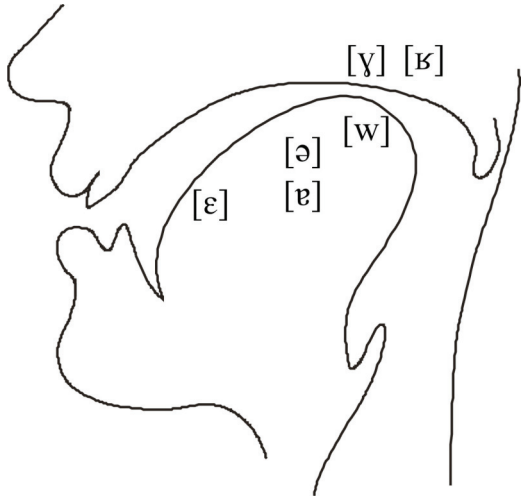

Figure 13 : Continuum des réalisations entre [ɛ] et [ɣ]/[ʁ]

Cette analyse serait par ailleurs conforme avec celle de Nikiema/Bhatt 2005 (« The innovation we introduced was to syllabify post-vocalic /ʀ/ within the nucleus », p. 49), même si celle-ci constitue plutôt une jonglerie théorique, sans preuve externe, et qui est également appliquée aux cas dans lesquels n'apparaît jamais un segment en surface, comme dans haï. *flè* 'fleur' (*cf.* aussi *supra*).

Un contre-exemple est cependant constitué par le fait que l'on ne rencontre jamais la combinaison *[wɣ]. Si ce n'est pas une lacune due au hasard, ce serait un argument important pour dire que [w] n'est pas réanalysé en tant qu'élément du noyau.

5.6. Élision II

Nous avons vu dans la section 5.1 que *r* n'est dans certaines positions jamais arrivé aux Antilles et qu'il ne devrait pour cela pas être postulé dans les représentations sous-jacentes du créole. Or, les données suggèrent un

deuxième processus conduisant au même résultat : la fusion des variantes [w] et [ɐ] avec les voyelles [u] et [a] précédentes ou suivantes, avec ou sans changement de la qualité de la voyelle, p. ex. *truc* *[twyk] > [tyk], *sur* *[syw] > [su] (*cf.* section 4.2). Contrairement au premier cas, l'absence héritée du français, ce serait ici un processus continu, aboutissant éventuellement à une réanalyse.

6. Conclusion

L'étude du français et du créole de la Guadeloupe illustre encore une fois le comportement caméléonique du *r :* on y rencontre en effet une multitude de variantes se situant tout au long de l'échelle de sonorité, de la fricative [χ] jusqu'à la voyelle [ɐ], qui se comportent en partie comme des consonnes, en partie comme des éléments de diphtongue. Ces réalisations ne constituent pourtant pas une unité éternelle : les variantes marginales, telles que le [w] ou le [ɐ], peuvent se déliter pour former un phonème propre (/w/) ou pour fusionner avec un autre phonème (notamment en diphtongue). Ces ambigüités et réanalyses montrent la complexité des oscillations entre réalisations de surface et structures sous-jacentes, ainsi que l'importance du niveau des représentations pour la variation et le changement.

Références bibliographiques

Auer, P., 1990. *Phonologie der Alltagssprache*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter.

Barthelemi, G., 1995. *Dictionnaire pratique créole guyanais – français précédé d'éléments grammaticaux*, Cayenne, Ibis Rouge Éditions.

Bellonie, J.-D., 2010. « Repräsentationen des *accent antillais* und des *accent parisien* in Martinique », *in* : Krefeld, Th. / Pustka, E. (éds), *Perzeptive Varietätenlinguistik*, Francfort-sur-le-Main *etc*., Peter Lang, 265-287.

Biloa, E., [2]2004. *La langue française au Cameroun*, Berne, Peter Lang.

Boersma, P. / Hayes, B., 2001. « Empirical Tests of the Gradual Learning Algorithm », *Linguistic Inquiry* 32, 45-86.

Bordal, G., 2006. *Traces de la créolisation dans un français régional : le cas du /r/ à l'île de la Réunion* (mémoire de Master, Oslo).

Bordal, G. / Ledegen, G., 2009. « La prononciation du français à l'île de la Réunion : évolution des variations et de la norme », *in* : Durand, J. / Laks, B. / Lyche, Ch. (éds) : *Phonologie, variation et accents du français*, Londres, Hermès, 175-200.

Bybee, J., 2001. *Phonology and Language Use*, Cambridge, CUP.

Cadely, J.-R., 1988. « Représentations syllabiques et distribution des diphtongues en créole haïtien », *Études créoles* XI.1, 9-40.

Carayol, M., 1977. *Le Français parlé à la Réunion : Phonétique et phonologie*, Paris, Champion.

Carrington, L., 1984. *St. Lucian Creole. A descriptive analysis of its phonology and morpho-syntax*, Hamburg, Buske.

Chaudenson, R., 1974. *Le lexique du parler créole de la Réunion*, 2 vol., Paris, Champion.

Chauveau, J.-P., 2011. « Des régionalismes de France dans le créole de Marie-Galante », dans ce volume.

Colat-Jolivière, D., 1978. « À propos du 'R' en créole », *Espace Créole* 3, 29-40.

Confiant, R., 2007. *Dictionnaire du créole martiniquais-français*, 2 vol., Guyane, Ibis Rouge Éditions.

Côté, M.-H., 1998. « Saillance phonétique et contraste dans la réduction des groupes consonantiques : le cas du français québécois », *in* : Sauzet, P. (éd.) : *Langues & Grammaire II-III : Phonologie*, Paris, Université Paris 8/CNRS, 25-42.

DECOI = Bollée, Annegret (dir.), 1993-2007. *Dictionnaire étymologique des créoles français de l'Océan Indien,* 4 vol., Hamburg, Helmut Buske.

Durand, J. / Laks, B. / Lyche, Ch., 2002. « La Phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure », *in* : Pusch, C. / Raible, W. (éds), *Romanistische Korpuslinguistik. Korpora und gesprochene Sprache*, Tübingen, Narr, 93-106.

Durand, J. / Laks, B. / Lyche, Ch., 2005. « Un corpus numérisé pour la phonologie du français », *in* : Williams, G. (éd.), *La linguistique de corpus*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 205-217.

Facthum-Sainton, J., 2006a. *Les langues créoles à base lexicale française dans la Caraïbe : phonétique, phonologie et variation* (thèse de doctorat, École Pratique des Hautes Études).

Facthum-Sainton, J., 2006b. *Manuel de la graphie du créole guadeloupéen*, Conseil Général de la Guadeloupe.

Facthum-Sainton, J., 2007. « Nou ka li kréyòl – la graphie du créole », Médiathèque Caraïbe : http://www.lameca.org/dossiers/graphie_creole/index.htm.

Gabelentz, G. von der, [2]1901 [1891]. *Die Sprachwissenschaft. Ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*, Leipzig, Weigel.

Gulyás, A., 2004. « Étude du créole martiniquais d'un point de vue de phonologie historique. Aspects méthodologiques », *in* : Feuillard, C. (éd.), *Créoles. Langages et Politiques linguistiques*, Berne *etc.*, Peter Lang, 71-77.

Hazaël-Massieux, G., 1972. *Phonologie et phonétique du créole de la Guadeloupe* (thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne Nouvelle).

Hazaël-Massieux, G., 1978. « Approche socio-linguistique de la situation de diglossie français-créole en Guadeloupe », *Langue française* 37, 106-118.

Hazaël-Massieux, G. / Hazaël-Massieux, M.-Chr., 1996. « Quel français parle-t-on aux Antilles ? », *in* : Robillard, D. de / Beniamino, M. (éds), *Le français dans l'espace francophone*, Paris, Champion, 665-687.

Heselwood, B., 2009. « R vocalisation, linking R and intrusive R : accounting for final schwa in RP English », *in* : *Transactions of the Philological Society* 107.1, 66-97.

http://www.projet-pfc.net

Hualde, J., 2005. *The Sounds of Spanish*, Cambridge, Cambridge University Press.

Jakobson, R. / Fant, G. / Halle, M., 1952. *Preliminaries to Speech Analysis*, Cambridge, MIT Press.

Jiménez Sabater, M., 1975. *Más datos sobre el español en la República Dominicana*, Santo Domingo, Ediciones Intec.

Johnson, W. / Britain, D., 2007. « L-vocalisation as a natural phenomenon : explorations in sociophonology », *Language Sciences* 29, 294-315.

Jourdain, É., 1956. *Du français aux parlers créoles*, Paris, Klincksieck.

Kaye, J. D. / Lowenstamm, J., 1984. « De la syllabicité. Formes sonores du langage : structure et représentation en phonologie », *in* : Dell, F. / Hirst, D. / Vergnaud, J.-R. (éds) : *Forme sonore du langage*, Paris, Hermann, 123-161.

Labov, W., 1966. *The social stratification of English in New York City*, Washington D.C., Center for applied Linguistics.

Laks, B., 1977. « Contribution empirique à l'analyse socio-différentielle de la chute de /r/ dans les groupes consonantiques finals », *Langue Française* 34, 109-125.

Laks, B., 1980. *Différentiation linguistique et différentiation sociale : quelques problèmes de sociolinguistique française* (thèse de doctorat, Paris VIII).

Laks, B., 2002. « Description de l'oral et variation : La phonologie et la norme », *L'information grammaticale* 94, 5-11.

Laks, B., 2005. « La liaison et l'illusion », *Langages* 158, 101-125.

Léon, P., 1992 (^{2}1998). *Phonétisme et prononciations du français*, Paris, Nathan.

Lodge, K. R., 1984. *Studies in the Phonology of Colloquial English*, London, Croom Helm.

Ludwig, R. / Poullet, H. / Bruneau-Ludwig, F., 2006. « Le français guadeloupéen », *in* : Confiant, R. / Damoiseau, R. (éds), *À l'arpenteur inspiré. Mélanges offerts à Jean Bernabé*, Matoury, Ibis Rouge Éditions, 155-173.

Ludwig, R. / Montbrand, D. / Poullet, H. / Telchid, S., 2002. *Dictionnaire créole français (Guadeloupe). Nouvelle édition*, Servedit / Jasor.

Lyche, Ch., 2010. « Le français de référence : éléments de synthèse », *in* : Detey, S. / Durand, J. / Laks, B. / Lyche, Ch. (éds), 2010. *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone : Ressources pour l'enseignement*, Paris, Ophrys, 143-165.

Martinet, A., 1969. « Pour un dictionnaire de la prononciation », *in* : A. Martinet (éd.), *Le français sans fard*, Paris, PUF, 121-131.

Morin, Y. Ch., 2000. « Le français de référence et les normes de prononciation », *in* : M. Francard *et al.* (éds), *Actes du colloque de Louvain-la-Neuve 3-5 novembre 1999, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 26, 91-135.

Nikiema, E., 2002. « Phonétique et phonologie des créoles. Les (parlers) français ont le schwa, le créoles ont l'R », *in* : Bavoux, C. / Robillard, D. de (éds), *Linguistique et créolistique*, Paris, Anthropos, 77-96.

Nikiema, E. / Bhatt, P., 2003. « Two types of R deletion in Haitian Creole », *in* : Plag, I. (éd.), *Phonology and morphology of Creole languages*, Tübingen, Niemeyer, 43-70.

Nikiema, E. / Bhatt, P., 2005. « R diphthongs in French lexifier creoles: Evidence from Haitian », *Toronto Working Papers in Linguistics* 24 : 45-63.

Oliel, J., 1979. *Le Bilinguisme franco-créole ou la difficulté d'enseigner le français en milieu créolophone*, Pointe-à-Pitre, C.D.D.P. Guadeloupe.

Østby, K.A., 2010. « Conversation à Paris dans la haute bourgeoisie : l'enseignement secondaire », *in* : Detey, S. *et al.* (eds.) : *Les variétés du français parlé*

dans l'espace francophone: ressources pour l'enseignement, Paris, Ophrys (CD-Rom), pp. 11-20.

Pagliano, C. / Le Gac, D. (2000) : « Conversation à Ogévillier (Meurthe-et-Moselle) : les enfants d'hier et d'aujourd'hui, l'éducation se perd », *in* : Detey, S. / Durand, J. / Laks, B. / Lyche, Ch. (éds), 2010. *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone : Ressources pour l'enseignement*, (CD-ROM), Paris, Ophrys, 61-72.

Papen, R., 1978a. *The French-based Creoles of the Indian Ocean: An Analysis and Comparison* (Ph.D. thesis, University of California, San Diego).

Papen, R., 1978b. « État présent des études en phonologie des créoles de l'océan indien », *Études Créoles*, 1, 35-63.

Paul, H., [10]1995 (1880). *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen, Niemeyer.

Prince, A. / Smolensky, P., 1993. *Optimality Theory – Constraint Interaction in Generative Grammar* (http://roa.rutgers.edu/).

Prudent, L.-F., 1993. *Pratiques langagières martiniquaises : genèse et fonctionnement d'un système créole* (thèse de doctorat d'état, Rouen).

Pustka, E., 2007. *Phonologie et variétés en contact. Aveyronnais et Guadeloupéens à Paris*, Tübingen, Narr.

Pustka, E., 2009. « Französisch-Kreol-Kontinuum in Guadeloupe? – eine Analyse von 82 Colombo-Rezepten », *in* : Jansen, S. / Symeonidis, H. (éds), *Dynamik romanischer Varietäten außerhalb Europas. Alte und Neue Romania im Dialog*, Francfort-sur-le-Main *etc.*, Peter Lang, 47-65.

Pustka, E., 2010. « Conversation à Petit-Canal (Guadeloupe) : la fête de Noël », *in* : Detey, S. / Durand, J. / Laks, B. / Lyche, Ch. (éds), 2010. *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone : Ressources pour l'enseignement*, (CD-ROM), Paris, Ophrys, 285-298.

Pustka, E., 2011a. *Einführung in die Phonetik und Phonologie des Französischen*, Berlin, Erich Schmidt Verlag.

Pustka, E., 2011b. « Le conditionnement lexical de l'élision des liquides en contexte postconsonantique final », *Langue Française* 169, 19-38.

Pustka, E., à paraître. « 'Les Noirs chantent, les Blancs chantent et roulent, et les Indiens chantent avec une petite voix aiguë' – Représentations et perceptions des accents français en Guadeloupe », *in* : Ledegen, G. / Watbled, J.-P., *Actes du colloque PFC 2009 à la Réunion 'La variation du français dans les aires créolophones et francophones'*, Francfort-sur-le-Main etc., Peter Lang.

Quilis, A., 1999. *Tratado de fonología y fonética españolas*, Madrid, Gredos.

Relouzat, R., 1971. « Le français parlé à la Martinique et à la Guadeloupe », *Conjonction – Revue franco-haitienne* 116, 44-46.

Restle, D. / Vennemann, Th., 2001. « Silbenstruktur », *in* : Haspelmath, M. *et al.* (éds), *Language Typology and Language Universals* II, Berlin / New York, de Gruyter, 1310-1336.

Russell Webb, E., 2010. « Creole phonological restructuring. The role of perception in contact-induced change », *Journal of Pidgin and Creole languages* 25.2, 263-288.

Sainton, J., 2004. « Phonologie et variation en créole guadeloupéen », *in* : Feuillard, C. (éd.), *Créoles – Langages et Politiques linguistiques*, Berne *etc.*, Peter Lang, 61-70.

Schuchardt, H., 1972 [1885]. « Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker », *in* : Vennemann, T. / Wilbur, T. H. (éds), *Schuchardt, the Neogrammarians, and the transformational theory of phonological change : Four essays by Hugo Schuchardt, Theo Vennemann, Terence H. Wilbur*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 9-37.

Ségéral P. / Scheer T., 2008. « Positional factors in Lenition and Fortition », *in* : Brandão de Carvalho, J. / Scheer, T. / Ségéral, P. (éds), *Lenition and Fortition*, Berlin / New York, de Gruyter, 131-172.

Staudacher-Valliamée, G., 1992. *Phonologie du créole réunionnais. Unité et diversité*, Paris, Peeters.

Stoll, André, [2]1975 [1974]. *Asterix, das Trivialepos Frankreichs. Die Bild- und Sprachartistik eines Bestseller-Comics*, Köln, DuMont Schauberg.

Telchid, S., 1997. *Dictionnaire du français régional des Antilles. Guadeloupe, Martinique*, Paris, Bonneton.

Thibault, A., 2011. « Les avatars du schwa colonial dans le créole des Petites Antilles », dans ce volume.

Tinelli, H., 1981. *Creole phonology*, The Hague, Mouton.

Trubetzkoy, N., [7]1989 [1939]. *Grundzüge der Phonologie*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

Valdman, A., 1978a. « La structure phonologique des parlers franco-créoles dans la zone caraibe », *Études Créoles* 1, 13-34.

Valdman, A., 1978b. *Le créole : structure, statut et origine*, Paris, Klincksieck.

Valdman, A. / Iskrova, I., 2003. « A new Look at Nasalization in Haitian Creole », *in* : Plag, I. (éd.), *The Phonology and Morphology of Creole Languages*, Tübingen, Niemeyer, 25-41.

Wachs, S., 1997. *Le relâchement de prononciation en français parlé en Île-de-France : analyses linguistique et sociolinguistique par générations* (thèse de doctorat, Paris X–Nanterre).

Walter, H., 1988. *Le français dans tous les sens*, Paris, Robert Lafont.

Wang, W. S. Y., 1969. « Competing changes as cause of residue », *Language* 45, 9-25.

Wiese R., 2003. « The Unity and variation of (German) /r/ », *Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik* 70, 25-42.

Wiese R., 2011. « The Representation of Rhotics », *in* : Oostendorp, Marc van *et al.* (éds), *The Blackwell Companion to Phonology*, vol. 1., Malden, MA / Oxford, Wiley-Blackwell, 711-729.